

RENAISSANCE
D'UNE APOCALYPSE CEREBRALE

Patrice Sanchez

RENAISSANCE
D'UNE APOCALYPSE CEREBRALE

Préface de Pierre Héber-Suffrin

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2016
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.harmattan.fr>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-343-10486-7
EAN : 9782343104867

On en prend vraiment plein la gueule.

Patrice Dard

*Je vous découvre capable d'engendrer
des étoiles, comme aurait pu dire Nietzsche.
Vous êtes une raison d'espérer dans la
résistance aux protocoles et aux machines.*

Jean-Michel Besnier

*Au Professeur Patrick Grellier, mon
sauveur, mon créateur qui m'aura permis
de naître de mon apocalypse cérébrale.*

*A la mémoire de ma nièce
tragiquement disparue. Elle aura été au
bout de ses rêves en devenant championne
du monde et championne olympique.*

Repose en paix Camille !

Préface

UN HOMME EN GRANDE SANTÉ

Un adolescent inquiet, un jeune adulte que l'angoisse conduit à la dépression, voire au bord de la névrose. Et puis l'horreur... Et puis des mois d'hôpital, de vie confinée, de routine ennuyeuse, de traitements toujours pénibles, parfois atroces... Et puis... et puis au bout du compte une sérénité baignée d'humour, une joie de vivre, un amour de la vie, non pas malgré un lourd handicap, mais – je crois vraiment pouvoir le dire – grâce à un lourd handicap.

Nietzsche l'appelle « grande santé »¹, « cette santé débordante » qui, loin d'exclure la souffrance « se plaît à recourir à la maladie elle-même »² ; cette santé qui sait faire de toute souffrance, physique et morale, un moyen de se dépasser soi-même, un instrument pour vivre plus, plus intensément, pour être plus puissant ; cette santé qui sait aussi faire de la maladie une occasion de penser, car – c'est encore Nietzsche qui l'explique – « la maladie [... offre] l'obligation absolue du repos, du désœuvrement, de l'attente et de la patience... Mais qu'est-ce tout cela, sinon penser ! »³.

C'est parce qu'il fréquentait la pensée de Nietzsche que Patrice Sanchez m'a rencontré, comme il le raconte. Et c'est parce que j'ai trouvé dans son manuscrit plus qu'une illustration, une réalisation concrète, vécue de cette « grande santé » nietzschéenne que j'ai poussé Patrice à parfaire un peu son écrit pour faire éditer cette preuve, ce témoignage.

1. *Le Gai Savoir*, § 382.

2. *Humain trop humain*, Préface.

3. *Ecce Homo*, « Pourquoi j'écris de si bon livres ».

Preuve : preuve qui confirme – la vie de Nietzsche l’avait déjà établi – que ces idées ne sont pas simples élucubrations d’intellectuel.

Témoignage : témoignage qui ne se limite pas à rapporter des faits, mais qui est en même temps encouragement et qui n’est pas seulement encouragement, mais leçon ; disons, pour finir sur un de ces oxymorons qui plaisent tant à Patrice, témoignage qui est leçon de morale nietzschéenne.

PIERRE HÉBER-SUFFRIN⁴

4. Philosophe, spécialiste de Nietzsche auquel il a consacré plusieurs ouvrages (notamment *Lecture d’Ainsi parlait Zarathoustra*, 4 volumes, Editions Kimé). Il a aussi publié *Un marin, un Martiniquais, notre grand-père* dans la collection Histoire de vie et formation des éditions l’Harmattan.

AVANT-PROPOS

Bonjour,

Je me propose de vous dévoiler dans ce récit mon parcours de vie, les pérégrinations de Patrice qui, après avoir touché le fond, a su trouver sérénité et bonheur de vivre.

Cette *Odyssée* que vous aurez du mal à croire, à imaginer, est la narration de mes pérégrinations physiques et cogitatives consécutives à mon apocalypse cérébrale, un cheminement aux multiples embûches pour revenir dans le monde des vivants. Et elle est en même temps la narration de mes interrogations existentielles à la suite desquelles j'aurai découvert que je pouvais maîtriser mon destin.

Je tiens à préciser que tous les faits que je vais relater sont strictement authentiques.

Cette odyssée extraordinaire est un voyage qui aboutit au jour, à la lumière, après que j'ai traversé des ténèbres d'une profondeur abyssale.

C'est une histoire à quatre tiroirs, écrite en quatre étapes qui correspondent à quatre fulgurations de mon compère Cerveau...

En vous souhaitant une agréable lecture, un peu à la manière d'un commandant de bord et de son co-pilote, nous vous conseillons vivement, mon compère Cerveau et moi-même, d'attacher votre ceinture car une foultitude de trous d'air, de bonds et de rebondissements, vous attendent.

Je ne saurais commencer mon histoire sans exprimer mon infinie gratitude au philosophe Pierre Héber-Suffrin qui m'a fait l'immense honneur et l'amitié de se pencher sur mon texte, c'est grâce à ses précieux conseils que vous vous apprêtez à me lire aujourd'hui.

« Tant que tu n'auras pas compris le « Meurs et deviens » tu ne seras qu'un hôte mélancolique sur cette sombre terre »⁵.

5. Goethe, *Divan occidental-oriental*, *Nostalgie bienheureuse*.

PROLOGUE

J'ai lu, il y a quelque temps, un livre intitulé : *Et Nietzsche a pleuré*⁶.

Eh bien, le premier février 2015, Patrice a pleuré.

Je venais de descendre du bus et, à quelque cinquante mètres de mon domicile, je m'étais assis pour bourrer ma pipe sur le rebord de la vitrine du vétérinaire de Pollux, mon fox terrier. J'avais acheté des aliments pour les restos du cœur et je pensais à la situation catastrophique de notre monde, quand je vis passer, toutes sirènes hurlantes, un convoi de pompiers et de médecins urgentistes. Soudain, je me suis remémoré cette date du 14 février 1995, je me suis comme retrouvé dans l'ambulance, inconscient à la suite de mon hémorragie cérébrale. Je n'ai pu retenir des larmes.

Vingt ans de cela... Et, transfiguré, épanoui, je suis toujours de ce monde.

Et cela grâce à mon travail psychologique d'introspection tout d'abord, à un peu de philosophie nietzschéenne ensuite, et enfin, on le verra, à mes lectures concernant la physique quantique qui m'a fait comprendre que l'infiniment petit était créateur de notre réalité.

Mon athéisme de départ ayant évolué, après mon accident vasculaire cérébral, vers ce que j'appellerai volontiers « ma pensée auto-crétionniste d'inspiration nietzschéenne » j'ai pris conscience au fil du temps qu'il existait un principe supérieur universel, ces particules élémentaires créatrices de réalité qui sont à l'origine de toutes choses. Et donc j'ai pu comprendre que ma propre cogitation faisait jaillir de tels principes, en sorte que c'est par mon travail introspectif, ma volonté inébranlable et ma foi en l'avenir que j'ai réussi à

6. D'Irvin Yalom, Galaade éditions, 2010.

influer sur ma destinée malgré et par-delà le pronostic dramatiquement sombre du corps médical.

Nous pouvons être maîtres de notre destin. Et, reliés que nous sommes les uns aux autres par-delà la diversité de nos croyances et toutes nos différences, nous pouvons tous être acteurs de nos vies...

Puissions-nous nous rassembler tous devant cette évidence expérimentée depuis la nuit des temps par des hommes de bonne volonté.

I

UNE JEUNESSE INQUIETE

« 14 Février 1995,

... Il est plus de onze heures du soir je rentre chez moi à vélo., je suis presque arrivé quand, brusquement une sensation étrange, un effroyable pressentiment m'étreignent, je réalise hébété : « Ca y est c'est mon heure », tandis que dans un même temps la crise s'empare de moi.

Tout se déroule très rapidement : le temps de m'adresser à une passante qui promène son chien et de lui dire, pour attirer son attention, qu'un véhicule m'a heurté, je sens un flot bouillonnant envahir ma tête tandis que le gargouillis du sang s'échappant dans mon cerveau, comme d'une tuyauterie, résonne à mes oreilles...

Je m'écroule avec une dernière pensée d'épouvante... »

*

Un saut en arrière dans le temps s'impose.

Nous sommes en 1980. Je suis dans ma quinzième année. Je suis un adolescent comme les autres. J'ai deux sœurs, Laurence ma cadette d'un an et Carine qui a trois ans de moins que moi. Nous formons une petite famille unie avec des parents qui s'aiment.

Un jour d'avril, je joue au foot dans la cour de récréation. Brusquement mon bras droit se met à trembler presque imperceptiblement, cependant ces secousses sont suffisantes pour retenir mon attention. Passé l'effet de surprise, je reste encore un adolescent comme les autres : j'oublie rapidement ce signe qui allait pourtant bouleverser ma vie à jamais,

devenir l'augure, le tremblement annonciateur de ma tragédie en devenir, de ma future apocalypse cérébrale.

Trois mois plus tard, un jour de forte fièvre, ces tremblements me reprennent dans mon lit. Des secousses, tout d'abord de faible intensité, puis, après quelques secondes, comme une onde qui me submerge avec cette sensation étrange de ne plus être maître de mon propre corps. Je ressens une douleur insupportable aux extrémités, l'impression que mes doigts se retournent comme broyés et je respire de plus en plus difficilement. Sur le coup, je crois ma dernière heure arrivée... Mais le malaise ne dure qu'un court laps de temps, une minute tout au plus, puis plus rien... Je me retrouve pantelant, hagard et vidé.

Arrivé rapidement, le médecin de famille, me fait une piqûre de valium, car la description des symptômes fournie par mes parents, lui fait diagnostiquer une crise de spasmophilie.

Deux mois après cette première grosse crise – nous sommes en septembre – alors qu'au sortir d'une salle de jeux je roule en cyclomoteur sur le bas-côté de la route, je ressens les prémisses d'un malaise. Restant en selle, je m'arrête, les sens aux aguets, attendant terrorisé la suite des événements. Bien vite les symptômes ressentis lors de ma précédente « crise de spasmophilie » réapparaissent : tout d'abord des tremblements de faible intensité au niveau de mon bras droit, puis, avec la violence des secousses, cette sensation d'étouffement qui me fait rapidement perdre l'équilibre et m'affaler à terre...

Quelques minutes après, je sens quelqu'un s'affairer auprès de moi. Par chance c'est un médecin. Son diagnostic est formel : « crise d'épilepsie ! ».

Un neurologue, qui me fit passer quelque temps plus tard électro-encéphalogramme et scanner, confirmera bientôt le diagnostic.

Et c'est ainsi qu'à l'âge de bientôt quinze ans, débuta ma relation avec l'épilepsie de type Bravais Jackson du nom des deux médecins qui les premiers l'ont décrite.

Inutile de dire le choc que produit en moi une telle annonce avec toutes les images que ce mot barbare pouvait véhiculer. J'apprends même qu'il y a quelques siècles, j'aurais pu finir rôti sur le bûcher, cette affection étant alors attribuée à un phénomène de possession démoniaque...

*

Je me vis rapidement prescrire un traitement. Il ne me quittera plus. Je le supportais, bien qu'il fût assez contraignant du fait des prises régulières que je devais respecter et de la somnolence qu'il engendrait. Mais j'étais jeune, plein de vie. Il m'en fallait plus pour me laisser annihiler... Et je menais une existence normale faisant contre mauvaise fortune bon cœur et m'accommodant de mon traitement somme toute tout à fait supportable.

Mais il était hors de question que j'avoue le mal dont j'étais atteint. J'en aurais fait une maladie (une maladie de plus !).

Je pratiquais de nombreux sports et, en plus de la natation en compétition, je jouais régulièrement au tennis dans un petit club de sept courts qui se trouvait à cinquante mètres de notre domicile à Saint-Laurent-du-Var.

Plus d'une fois, quand j'avais ressenti les prémices de ces tremblements dans le bras, je partais m'isoler prétextant un besoin urgent. Mais un jour, je fus terrassé en plein court de tennis par une crise beaucoup plus violente et je me retrouvais livré en pâture à la vue de tous...

J'en étais ressorti mortifié et, depuis cette date, je me refusais à exercer des activités sportives intensives car les crises se déclenchaient à la faveur de l'hyperpnée, c'est-à-dire, pour simplifier, quand je fournissais des efforts violents.

Bien entendu ce n'était pas là une règle absolue mais le spectre d'une nouvelle crise, la crainte de m'exhiber ainsi en public, me hantait l'esprit et je jugeais plus sage de ne pas tenter le diable. Reste qu'en de nombreuses circonstances, je n'eus d'autre choix que de pratiquer les exercices sportifs qui m'étaient imposés tout en sachant que j'augmentais mes risques de faire ce que j'appris à désigner du terme médical de « clonies brachiales ». C'est pourquoi je ne me donnais jamais vraiment à fond d'où une certaine dose de frustration. J'étais sevré de compétition, moi qui, quelques années auparavant, avais été champion départemental du cent mètres brasse. J'aurai toujours eu ce regret, la nostalgie de cette ambiance à nulle autre pareille faite de rivalité saine et d'émulation⁷.

Grâce au traitement la fréquence des crises n'était pas excessive ; je vivais donc une adolescence normale comme tous mes camarades. La vie était belle malgré tout et plus particulièrement le beau sexe avec mes premières boums et mes premiers émois étaient là pour en témoigner. J'avais très tôt été attiré par la gent féminine et en classe déjà, je m'arrangeais pour m'entourer de filles, cependant j'étais timide et je n'osais faire le premier pas pour de plus amples rapprochements. Deux ans plus tard, mes premières expériences amoureuses se révélèrent magiques et je reportais toute ma fougue en la quête d'aventures, de plaisirs amoureux...

Je redoublais ma troisième.

C'est que mes résultats scolaires étant pire que mauvais, proche du dérisoire m'a dit ma professeure principale (ce que je traduisais en « sur le fil du rasoir » pour en rire et faire rigoler les copains). Il faut dire que cette prof. principale ne me portait pas particulièrement dans son cœur, ce qui était à

7. On verra plus loin que je retrouverai, bien des années après, quelque chose d'assez comparable dans mon club d'échecs.

vrai dire bien légitime au regard de ce que nous (et moi en particulier) lui faisons endurer.

Mais c'est aussi que, par coquetterie, je ne mettais pas mes lunettes et, ma myopie allant en s'accroissant avec l'âge, je n'avais pas d'autre possibilité que de recopier les notes de ma voisine de table à défaut de pouvoir déchiffrer ce que le prof. écrivait au tableau. Cette gymnastique ne faisait que compliquer une bonne compréhension, plus particulièrement en maths et en physique.

Ironie du sort, je me suis retrouvé en seconde dans la même classe que ma sœur Laurence. Ce ne fut pas simple à gérer d'autant moins qu'une certaine rivalité n'avait pas manqué de s'instaurer entre nous. Je lui ai même chipé sa meilleure amie vers la fin de l'année scolaire.

Mon bilan au terme de cette année ne s'arrangeant toujours pas, on m'orienta vers une section G, commerce (inéquitable) et comptabilité tandis que Laurence obtenait d'entrer dans une filière économique beaucoup plus noble...

Durant les trois années qui me menèrent au bac., je m'accommodais plutôt bien de « La Chose » que je ne considérais pas comme une maladie, mais comme une rivale insidieuse toujours prête à se manifester dans les lieux les plus insolites, ce qui généra plus d'une fois des situations cocasses et incongrues.

Je m'arrangeais toujours dans un lieu public pour être près d'une sortie, ou bien je repérais un endroit vers lequel je pourrais aller m'isoler si d'aventure je ressentais les signes précurseurs d'un malaise. Car dans mon infortune, j'avais la chance de sentir venir ces contractions involontaires de mon bras droit, ces « clonies » et je n'osais penser aux malheureux qui sont foudroyés sur place et livrés en pâture à l'incompréhension et au voyeurisme, comme moi-même je l'avais été une fois... Ajouter le souci du qu'en dira-t-on à cette hantise, c'est quand même un comble ! Non ? Je dois dire que je ne m'y serais jamais fait, si mon caractère

insouciant de façade ne m'avait permis de surmonter incompréhension et préjugés.

Vînt la période des examens avec le passage du baccalauréat, précieux sésame sans lequel l'accès aux études supérieures est interdit. Comme de bien entendu, je n'étais pas prêt et j'échouais piteusement, tandis que ma sœur obtenait le précieux diplôme avec mention. Je ne saurais dire la honte d'être relégué de la sorte. J'adoptais un profil bas, le comble pour mon amour propre.

Après mûres réflexions, je décidai de ne pas redoubler et de repasser mon bac en candidat libre, d'autant plus qu'une bonne amie se trouvait dans la même situation. Nous décidâmes de réviser ensemble avec Corinne. C'était une charmante brune, timide et exubérante à la fois, cela faisait deux années que nous étions dans la même classe.

A la maison l'ambiance devînt vite tendue. En effet les vacances et mon job d'été touchant à leur fin, il était hors de question pour mes parents que je passe mon temps à ne rien faire. C'est que, faut-il le rappeler, notre société pataugeait déjà en plein marasme. Je m'étais donc rabattu sur le premier travail d'utilité collective (TUC) venu, qui consistait en la circonstance à aller retaper une ferme au-dessus de Grasse. Nous étions un groupe de jeunes, dont un bon tiers de cas sociaux, et nous cherchions là un remède à notre désœuvrement. Ce fut une expérience fort enrichissante me faisant entrevoir la vie en communauté, ce qui m'aura permis une approche de la véritable nature humaine que j'entrevois déjà comme tourmentée, perverse et cruelle.

J'étais absent de chez moi quatre jours par semaine et, dès janvier, je m'arrangeai pour consacrer du temps à réviser mon bac. avec Corinne qui habitait non loin de mon domicile. Elle recevait les cours par correspondance et j'arrivais, comme une fleur, pour en profiter. Bien souvent nous faisions tout autre chose, mais cela avait le mérite de nous donner bonne conscience.

A la même époque, je reçus ma convocation pour les trois jours à Tarascon. J'étais bien décidé à aller accomplir mon devoir civique sans certificat médical car il était hors de question que je dise le nom de cette Chose qui me taraudait l'esprit et le corps. Je me retrouvai à la caserne, sacrifiant aux incontournables tests psychotechniques et à la visite médicale. Au bout du compte, je fus exempté pour scoliose. Je n'ose imaginer la hantise quotidienne qui aurait été la mienne si d'aventure j'avais été déclaré apte. C'était une bonne chose de réglée et un an de gagné.

La date de l'examen était arrivée, je n'avais pas été assidu dans mes révisions et je m'y présentai « en touriste... » J'obtenais la possibilité de me présenter aux épreuves orales de rattrapage avec un nombre relativement faible de points de retard à récupérer. Je passais, dans la foulée, les épreuves au petit bonheur la chance. Quand je lus mon nom à l'affichage des résultats, je fus submergé de joie ; euphorie bien vite tempérée à la vue du visage défait de Corinne. Ce fut le premier grand sentiment d'injustice que je ressentis car après tout, c'était un peu grâce à mon amie si j'avais réussi mon examen. La victoire laisse parfois un goût amer !

Je n'avais pas pris la précaution de présenter un dossier pour une filière en IUT, l'une des rares voies susceptibles de retenir mon intérêt, je me rabattis à défaut sur une inscription à la faculté, avec option Administratif Economique et Social sans grande conviction.

J'apprenais à vivre avec « Elle », je commençais à connaître ses caprices, j'étais à l'écoute du moindre de ses signes, aussi prenais-je soin de ne point trop me couvrir, car « Elle » n'aimait pas la chaleur et me le faisait sentir par une sensation d'ankylose au bras droit. Et puis je n'étais guère victime de plus de deux « tremblements sismiques » par mois dans le pire des cas.

II

LES ANNEES D'EMANCIPATION

La foudre m'est tombée dessus en la personne de Nathalie. Elle tenait un stand de biorythme, boutique qu'elle gérait avec une copine, à « Cap 3000 », grand centre commercial de Saint-Laurent-du-Var où j'avais trouvé un job d'été comme vendeur au rayon « meubles » des Nouvelles Galeries.

On ne voyait qu'elle avec sa longue chevelure blonde...

Quelques temps après nous nous installions dans un studio à Nice (à quelques encablures de l'hôpital Pasteur...). C'était la première fois que je volais ainsi de mes propres ailes. Nous étions fous amoureux et si l'on nous avait donné une tente, nous n'y aurions pas vu la différence tant nous étions sur un nuage d'insouciance.

Nathalie avait passé le concours d'entrée de la police nationale et, six mois plus tard, elle partit faire ses classes à Istres. Je ressentais cruellement son absence. Elle revenait en général tous les quinze jours. Bien entendu nous avons quitté le studio. J'avais réintégré le domicile familial avec tout ce que cela pouvait avoir de contraignant et de frustrant quand on a connu l'émancipation et une vie de couple amoureux.

J'avais effectué ma rentrée universitaire. Mais, rapidement je devins de moins en moins assidu aux cours. Il faut convenir que le changement était radical par rapport au lycée où il y avait un certain encadrement. Livré à moi-même, je perdis vite mes repères et je me retrouvai au fond de l'amphi. entouré d'éléments perturbateurs...

Je mis un terme à mes études qui décidément me pourchassaient plus que je n'aurais dû les poursuivre. Pendant six mois je fis le manutentionnaire pour le compte d'un grossiste en produits pharmaceutiques à Saint-Laurent-du-Var.

Nathalie ayant terminé sa période de formation à Istres, fut mutée à Paris, ou, plus précisément, à l'aéroport d'Orly à la police de l'air et des frontières.

Je décidai naturellement de la rejoindre, et par amour et pour ma formation personnelle – ne dit-on pas que les voyages forment la jeunesse – et parce que je savais que la capitale m'offrirait certainement plus de débouchés au regard de cette satanée Côte d'Azur uniquement emplies de paillettes et de luxe tapageur.

Au volant de ma LN Citroën, je fis le voyage d'une traite pour m'en aller rejoindre ma Dulcinée et ainsi entamer une vie nouvelle dans cette ville inconnue.

La jeunesse, l'insouciance, on s'imagine que rien ne peut nous arrêter quand on a des rêves plein la tête... Il est si bon d'aimer que l'on pourrait aller au bout du monde, soulever des montagnes pour l'être chéri !

Après une période d'un mois passée à l'hôtel, nous trouvâmes un studio à Vitry-sur-Seine, à quelque dix kilomètres de Paris.

Paris ! J'étais fasciné par cette ville tellement différente, par son immensité, ses dessertes si variées et sa population toujours pressée...

La qualité de fonctionnaire de Nathalie et les indemnités de chômage que je touchais par ailleurs, nous mettaient à l'abri des gros soucis matériels. Mais, passés les premiers mois durant lesquels nous fîmes plus ample connaissance avec la capitale et ses environs, il me fallut me mettre en quête d'un travail.

Je passai rapidement deux concours, l'un dans le secteur bancaire pour le compte du Crédit du nord, quant au second, eh bien, dans la fonction publique et policière, en tant qu'enquêteur.

Je fus reçu aux deux épreuves.

J'optai pour la carrière bancaire.

Durant un an, j'appris docilement les rudiments du métier en me rendant dans différentes agences parisiennes tout en prenant des cours en interne. J'étais au guichet. Ce dont je me souviens surtout de cette première période bancaire, c'est de cette inquiétude, de cette petite appréhension, que j'éprouvais à me trouver responsable de sommes d'argent importantes, et – autre souvenir que je dois aussi évoquer – celui des inévitables erreurs de caisse me valant des comptages et des recomptages, terriblement chronophages.

Affecté dans une agence du seizième arrondissement, je supportais très difficilement de devoir faire le larbin pour une clientèle exécrationnelle qui me considérait bien souvent comme moins que rien. C'est pourquoi je sautai sur l'opportunité d'un poste vacant à l'agence des Halles pour la tenue d'un bureau de change. Cette agence se trouve dans un quartier très vivant avec les commerçants du Sentier à deux pas. Je m'y sentais bien, tranquille, loin de tous les « enquiquineurs » méprisants...

Ma clientèle qui, arrivée de tous horizons, venait changer son argent m'était si sympathique, se montrait si souriante, que plus d'une fois j'en aurais laissé ma caisse en plan pour partir en goguette en compagnie d'une de ces charmantes étrangères.

Le travail était très diversifié avec les nombreuses devises. Je dus faire un effort de rigueur énorme, moi si désordonné au quotidien, car en plus des espèces sonnantes et trébuchantes étrangères, et de la caisse en francs, je devais assurer toute la gestion des stocks de traveller's chèques. Et, là encore, je ne comptais plus le nombre d'heures supplémentaires et de poussées d'adrénaline qui m'étaient parfois nécessaires pour ajuster des comptes quand des erreurs me laissaient croire qu'avaient disparues des sommes parfois rondellettes, toujours retrouvées fort heureusement.

Mais l'ambiance dans la banque elle-même, faite de coups bas et de faux semblants, était détestable et je m'en

accommodais d'autant plus mal que j'avais un chef de secteur lui aussi non moins détestable.

Un jour, un client étranger vint changer trois euros-chèques d'une valeur de mille deux cents francs chacun, ce qui était le maximum autorisé. Le change se faisait à l'aide d'un tiroir coulissant donnant sur la rue et j'étais séparé de mes clients par une vitre blindée. Sous son apparence « bon chic bon genre », il s'avéra, après vérification téléphonique auprès des centres cartes bleues, que l'homme était un escroc recherché. Mon interlocuteur téléphonique du centre des cartes bleues me conseilla de prévenir la police. J'allai en référer à ce fameux supérieur. Celui-ci, prétextant que nous étions un établissement bancaire et non un commissariat de police, m'enjoignit de simplement refuser le change et de rendre ses papiers au client. Un aigrefin voulait m'escroquer et on m'ordonnait de laisser courir... Le Zorro justicier qui est en moi, le don Quichotte (et pas seulement don qui chuchote) se révolta et, bien décidé à faire appréhender cet escroc, j'appelai la police... Les policiers arrivèrent rapidement, ce fut l'attroupement dans l'agence et, comme il fallait s'y attendre, mon petit chef courageux, craignant une méprise vint me menacer de sanctions pour avoir outrepassé ses ordres. Il se confirma que l'homme voulait bel et bien m'entourlouper et, quelques temps après, je recevais une prime substantielle.

Mon contrat de travail ne fut cependant pas renouvelé pour expiation non reconductible de mes péchés capitaux et au vu de mon attitude « héroïque » dans ce monde de couardise.

C'était sans regret de ma part, ne tolérant décidément pas les injustices, je n'aurais pas pu longtemps supporter la mentalité faite de cette lâche hypocrisie dont mon chef de secteur avait fait preuve. J'avais entendu parler d'une société d'intérim, « Alpha Travail Temporaire » et je pris rapidement contact avec elle. Après une année de bons et loyaux services

au Crédit du Nord, année durant laquelle je fis l'apprentissage du métier avec plus ou moins de fortune, sans oublier un truand à mon tableau de chasse, je m'orientai donc vers l'intérim bancaire. Il allait me falloir faire preuve de capacités d'adaptation et de souplesse. Mais le « challenge » était d'autant plus séduisant que les conditions financières étaient particulièrement attractives.

Notre situation pécuniaire s'était améliorée. Nous venions de troquer notre studio pour un grand deux pièces, toujours à Vitry-sur-Seine. Mais notre enthousiasme pour Paris s'était sacrément amoindri et émoussé... En deux ans, nous n'avions pu faire autrement que de prendre le pli de cette vie trépidante, avec ces transports interminables et ces gens si tristes, si fermés aux autres. Aussi, dès que nous étions en congés, descendions-nous dans notre famille sur notre chère Côte d'Azur. Il aura fallu que nous nous exilions à Paris pour apprécier à sa juste valeur le fait d'habiter une région au climat si agréable. Et c'était, à chaque fois, avec un fort pincement au cœur que nous nous en retournions vers cette capitale grise et impersonnelle.

Nathalie attendait ce qu'on appelle « un heureux événement » et bientôt ce fut le centre de nos préoccupations, de nos espérances, de notre vie.

Je mis du temps à réaliser que nous allions bientôt être trois, mais, au fur et à mesure que le ventre de ma compagne s'arrondissait, cela devenait plus concret, palpable. Je sentais un petit être bouger à l'intérieur du ventre de la femme que j'aimais.

Nous savions que ce serait un garçon et nous avons choisi le prénom : notre fils se prénommerait Romain.

Le lundi 4 décembre 1989 fut certainement mon jour le plus long ! L'obstétricien avait programmé l'accouchement et j'accompagnais Nathalie à la clinique à 8 heures du matin. Attente interminable, le bébé ne voulait pas montrer le bout de sa frimousse...

Vers 23 heures, notre Romain poussa enfin, son premier cri. Ce fut un instant magique, merveilleux où notre émotion était à son paroxysme !

J'avais du mal à réaliser que ce petit être que je venais de séparer de sa maman en coupant moi-même le cordon ombilical, était aussi le fruit de ma chair, de notre amour commun.

A l'avenir, j'aurai un petit homme sous ma responsabilité, moi si insouciant jusqu'alors, et il était si petit, si fragile.

Grâce au père de Nathalie nous avons déménagé. Notre nouveau logement, un deux pièces dans un immeuble neuf, se trouvait non loin du parc des Buttes Chaumont. A l'époque, j'étais en mission pour six mois à la Sogenal, une succursale alsacienne de la Société Générale, située dans le huitième arrondissement, à deux pas de l'Olympia.

Je vivais avec la Chose depuis dix années déjà. Elle faisait partie intégrante de mon être, Elle était capricieuse, mais je l'aimais bien malgré tout et je m'étais habitué à la vue de mon bras qui, de temps en temps improvisait un solo sans en référer à mon ordinateur central. Cependant, si je l'avais plus ou moins apprivoisée, m'accommodant tant bien que mal de mon membre impétueux, je n'avais jamais l'esprit en paix.

J'avais entendu parler d'un nouvel examen, l'I R M qui, à la différence du Scanner, permet d'avoir une découpe parfaite du cerveau. Je décidais de prendre rendez-vous à la fondation ophtalmologique Rothschild voisine de notre nouveau domicile. Je n'attendis pas longtemps pour passer l'examen.

Quelques jours plus tard un neurologue m'annonce sans ambages que j'ai un pétard dans la tête, une volumineuse « malformation artério veineuse rolandique gauche ».

Le ciel, une fois de plus et – ce ne sera pas la dernière – me tombe sur la tête. Ma vie, vient de basculer, et quelle culbute !

Pourtant, et fort heureusement, je suis encore à mille lieues de me douter de la profondeur abyssale du gouffre

dans lequel je me vois précipité et, comme anesthésié par l'effroyable nouvelle, je n'entrevois pas ce que seront l'hémorragie cérébrale qui m'attendait bel et bien et ses épouvantables conséquences...

Je passai peu de temps après une artériographie. Je fus hospitalisé cinq jours avec un partenaire de chambre aveugle. Le malheureux était atteint d'une sclérose en plaque, en phase terminale.

Le cauchemar ne faisait que commencer.

On m'orienta rapidement vers un chirurgien embolisateur qui, eu égard l'énormité de la malformation, voulait intervenir en quatre fois, au moins.

Mon bon sens me disait qu'il me fallait avoir d'autres avis chirurgicaux. Aussi je pris quelque temps plus tard rendez-vous à la Pitié Salpêtrière la bien nommée, où, cette fois, un chirurgien m'avoua, compatissant, que l'angiome était trop mal placé pour qu'on puisse tenter une intervention.

Je me rendis dans la foulée à l'hôpital de la Timone à Marseille. Le service de neurochirurgie venait de s'équiper d'un Gamma Knife, un outil au laser qui permet d'opérer dans le cerveau sans ouvrir la boîte crânienne et même sans anesthésie générale, ce qui réduit considérablement les risques de complications. Mais là encore, je m'entendis dire que la malformation était trop volumineuse. On envoya même mes clichés à Stockholm pour avoir l'avis d'un éminent neurochirurgien, mais ce fut toujours le même leitmotiv : trop important et trop mal placé pour ne pas risquer de graves séquelles post-opératoires...

Une épée de Damoclès dans ma caboche avec des séquelles importantes si d'aventure je recourais à la chirurgie ?

Mais qu'est-ce qu'ils me racontaient tous alors que je me sentais en parfaite santé ? Qu'est-ce qu'ils avaient à me traumatiser, à m'épouvanter avec leurs histoires de vaisseaux sanguins, de sillon de Rolando et d'angiome qui menaçait

d'exploser, qu'est-ce qu'ils avaient tous à me dire qu'il ne fallait surtout pas faire d'efforts ? A les écouter, c'est tout juste si je pouvais prendre mon Romain dans mes bras.

Ma vie, qui jusqu'alors m'en avait fait voir, et des sévères, en remettait une couche, et quelle couche : un inextricable foutoir ! Et le pire était que je ne pouvais faire autrement que de subir mon satané destin, que de me rapprocher inexorablement de la catastrophe annoncée à mots couverts.

Bien décidé à ne pas tenter le diable et plus encore, à ne pas me faire charcuter, je ne donnais pas suite à la proposition du professeur Moret, le chirurgien de la fondation Rothschild qui avait proposé d'intervenir en quatre étapes.

Totalement à la dérive, j'étais submergé par toutes ces informations, ces pronostics d'apocalypse, ces propositions d'interventions contradictoires. Je n'avais qu'une hâte : fuir à toutes jambes, tenter d'oublier ce milieu hospitalier de malheur.

Bien vite je tentais de me rassurer et de me leurrer moi-même sur l'importance du risque que j'encourais en me disant que – c'est bien connu – les médecins noircissent souvent le tableau, pour se protéger. Ainsi, progressivement je repris du poil de la bête faisant mienne la devise épicurienne : « *carpe diem* »...

Mais comment aurais-je pu vivre normalement, comme si rien n'était, tout en sachant que du jour au lendemain, ce spectre hémorragique pouvait survenir, s'abattre sans crier gare ? Comment ?

J'aurais bien aimé en parler, révéler mon effroyable secret, mais à qui ? Au lieu de quoi, je gardai tout par devers moi comme je l'avais toujours fait pour l'épilepsie.

C'est que ma relation avec Nathalie allait en se dégradant. Je reconnais que c'est en grande partie de mon fait. Elle supportait de moins en moins mes frasques toujours plus fréquentes. Quant à moi, « jeune et con à la fois », je lui reprochais de reporter toute son affection sur notre fils. Nous

nous connaissions depuis cinq années, une certaine routine n'avait pas manqué de s'instaurer entre nous et, même si la naissance de Romain avait renforcé notre amour dans un premier temps, la vie dans cette ville triste et impersonnelle où nous n'avions pas d'attaches avait accéléré le processus d'érosion de notre couple.

Septembre 92 : Nathalie se fait muter à Nice, je n'ai pas tout-à-fait vingt-sept ans et je me retrouve seul à Paris avec une main devant, l'autre derrière.

III

UNE VIE DE PLUS EN PLUS DISSOLUE OU PROLOGOMENES A MA PROPRE DISSOLUTION

J'avais connu Virginie deux ans auparavant à la Sogenal où elle faisait un stage et j'avais été subjugué par sa beauté...

Après plus de six mois de galère où nous allâmes d'hôtels en appartements prêtés ou sous loués, nous atterrîmes à Montrouge une ville aux portes de la capitale, dans un petit rez-de-jardin coquet.

J'aimais vraiment Virginie qui était douce et sensible. Mais une nouvelle fois, je me débattais avec des problèmes toujours plus nombreux et insolubles. Je n'avais rien d'autre à lui offrir que de l'amour et de la tendresse, aucune perspectives d'avenir, rien, sinon profiter du moment présent, prendre un maximum de plaisir afin d'oublier tout le reste.

Et les offres de travail n'étaient plus aussi nombreuses. Je passais l'année en vivant de petite mission d'intérim à petite mission d'intérim, essayant tant bien que mal de fuir les tourments qui m'accablaient...

Avec Nathalie c'était la guerre ouverte, je n'avais même pas réussi à voir mon Romain lors d'une précédente descente sur la Côte d'Azur. Ce petit bout me manquait cruellement. Je trouvais finalement un *modus vivendi* avec Nathalie au bout de quelques mois d'un conflit acharné et j'ai enfin pu voir Mon fils.

Le spectre était omniprésent, il me hantait, il m'obsédait ! Et d'abord quelles seraient les séquelles si d'aventure j'étais victime d'une hémorragie cérébrale ? Je n'osais y penser.

J'en avais pris mon parti et au lieu de vivre raisonnablement, je brûlais la chandelle par les deux bouts.

Je la narguais cette foutue existence, prenant régulièrement l'avion, faisant du sport et nageant en mer, au large tant qu'à faire !

Et c'est dans ce délire inconscient, pour tout vivre « à fond », comme pour me consumer moi-même volontairement, que, sans que je prenne garde à lui, l'amour bien pathétique, fugace enfant de Bohême, allait venir me happer. Mais cette fois, c'est sous les traits de l'érotisme brutal, cet érotisme bassement instinctif promu par notre société du spectacle, qu'il allait s'introduire dans cette histoire, dans cette tragédie, en devenir.

Dans le quartier Latin que j'adorais, se trouvait le Chochotte, un petit club de strip-tease. Je m'y rendis un vendredi en début d'après-midi et je m'installai confortablement parmi les travées presque vides de spectateurs.

Les spectacles consistaient en des numéros d'effeuillage où quatre filles défilaient à tour de rôle, et bien que toutes les strip-teaseuses fussent jolies, il y en avait une, magnifique brune, au corps splendide et au regard de braise, que je trouvais absolument superbe dans sa tenue affriolante de danseuse espagnole.

Après qu'elle ait fait deux passages et au bout de deux heures, je pris mon courage à deux mains et je descendis en salon privé pour faire plus ample connaissance avec la Belle. J'arrivais à point nommé : Carmen – c'était son prénom – venait de rompre avec son ami. Le baratin que je lui servis fut si persuasif que j'obtins un rendez-vous après le spectacle, vers 23 heures.

Je quittais le club peu de temps après sur un petit nuage. Je me fabriquai dans l'urgence un alibi en demandant à Olivia – ma petite cousine qui vivait à Paris, et était souvent invitée à des fêtes – de confirmer si nécessaire que je passerai la nuit

en sa compagnie à une soirée organisée par des amis à elle. Je prévins Virginie en fin d'après-midi en lui servant mon mensonge éhonté et je passai le reste de la soirée à attendre fébrilement l'heure de mon rendez-vous...

Quand je vis Carmen sortir du club, splendide dans son manteau de fourrure, je me trouvai dans un état d'excitation proche du délire. Tout éveillé, j'étais sur le point de vivre un rêve, un fantasme. Nous sommes allés dîner dans le quartier latin puis prendre un verre dans un club privé à Saint-Germain-des-Prés. Puis, le plaisir de s'exhiber avec une magnifique créature s'avérant vite insuffisant, nous avons décidé de partir en quête d'une chambre d'hôtel. C'est dans un petit hôtel à Pigalle que nous fîmes l'amour jusqu'au petit matin. Je laissais la belle assoupie pour m'en retourner auprès de Virginie avec mon alibi à la noix et la conscience en capilotade.

Carmen m'avait proposé de venir faire un bout d'essai le lundi après-midi sur scène en sa compagnie. Bien évidemment, je n'avais pas refusé pris comme je l'étais depuis ce fameux vendredi dans un maelström qui m'avait happé et duquel je ne pouvais m'extirper. Le lundi j'allai à mon rendez-vous... Je passe sur les détails, disons seulement que je me suis retrouvé sur scène avec Carmen puis une autre strip-teaseuse qui s'était jointe à nous vers la fin de ce qu'il serait plus exact d'appeler « polissonnerie » que spectacle. J'avais décidément le don de me mettre dans des situations « abracadabranques » et c'est un doux euphémisme.

Sous l'emprise de mes seuls sens, je n'avais plus rien contrôlé durant tout ce week-end.

Plus dur fut le réveil : en rentrant chez nous, le lundi soir, je fus accueilli avec une gifle magistrale qui m'éclata la lèvre, me remit les idées en place et par la même occasion, me fit dégringoler sur la terre ferme... Dans mon délire, je n'avais pas pris la précaution d'effacer le numéro de téléphone du club de strip-tease, Virginie avait découvert le pot aux roses.

J'aurais été au bout de mes fantasmes les plus inavoués et je le payais au prix fort.

Cette brutale rupture précipita ma débâcle parisienne. Quelques temps plus tard, je redescendis à Nice avec armes et bagages, n'ayant plus rien à faire dans cette satanée capitale pourvoyeuse de joies et de plaisirs bien futiles et éphémères en comparaison de tous les tourments que j'avais eus à y endurer...

Je ne sais s'il est vrai que pour d'autres « l'amour est un bouquet de violettes », dans mon cas précis, il s'agit plutôt de ronces.

Une fois encore, j'avais tout gâché. Mais à la réflexion, c'était peut-être mieux ainsi. En effet, quelles perspectives d'avenir pouvais-je offrir à Virginie.

J'essayais de me consoler, de relativiser mon malheur en me disant que, retournant dans le midi, je pourrais voir mon Romain qui me manquait tant.

*

Tombant de Charybde en Scylla, je poursuivais ma chute inéluctable vers le néant et, ce dont j'étais certain, c'est que je m'en rapprochais chaque jour davantage. Rétrospectivement, je me demande si je ne sentais pas venir ma propre dissolution, si même je ne faisais pas tout pour la rendre inéluctable.

Dans une première période, je réintérai le domicile familial. Mais, bien vite, les tensions reprirent avec mes parents, comme au bon vieux temps. Aussi, après quatre mois passés à leur domicile, j'emménageai dans un studio à Juan-les-Pins.

Il s'avéra impossible de trouver du travail dans le domaine de la banque, ni d'ailleurs dans aucun autre domaine. Inscrit à l'ANPE, j'enchaînais les petits boulots et je menais une vie de plus en plus dissolue...

Je fis la connaissance de Nathalie avec laquelle je vécus cinq mois, mais cette relation était vouée à l'échec comme tout ce que j'entreprenais.

Je me réfugiais dans la recherche de vains plaisirs comme j'avais coutume de le faire à Paris.

Je me rappelle avoir, pendant cette période, joué comme « un malade drogué » sur une console avec un jeu de guerre. J'étais le capitaine d'un sous-marin et je tirais sur tout ce qui bougeait, j'en avais perdu la notion du temps, l'appétit et le sommeil tant le phénomène d'addiction était insidieux, il m'obnubilait le cerveau, j'en étais arrivé à jouer par pur réflexe, par conditionnement pavlovien. Là aussi je fuyais, je cherchais un refuge m'abrutissant dans la futilité du monde matériel le plus décérébrant pour ne pas penser au futur, à ce non-avenir, pour oublier ce spectre hémorragique, cette épée de Damoclès qui là, au-dessus, dans un coin de mon cerveau, attendait son heure pour s'abattre et accomplir son irréversible œuvre dévastatrice.

Romain était mon seul réconfort, ma seule attache dans ce monde dont je n'attendais plus rien...

Je me retrouvais seul en cette fin d'année 1994, j'avais rencontré une femme en discothèque et j'étais allé la rejoindre à Valbonne le premier janvier vers minuit, quand, au détour d'un virage rendu glissant par la pluie, je fis une violente sortie de route : résultat des courses, mon véhicule bon pour la casse. Je commençai l'année sous les meilleurs augures...

L'état de mes finances ne me permettant pas de me racheter une voiture, je fis l'acquisition d'un VTT.

J'avais maigri et je m'alimentais très mal, de plus j'avais fait des crises rapprochées, la petite reine n'arrangeant guère les choses...

*

Et j'en arrive à ce 14 février 1995 dont le souvenir, brusquement évoqué par le passage, toutes sirènes hurlantes, d'un convoi de pompiers et de médecins urgentistes m'a récemment fait pleurer comme je l'ai dit en commençant ce récit.

Je suis allé m'inscrire à un club d'échecs, il est plus de onze heures du soir, je rentre à vélo. Le club se trouve à trois kilomètres de mon domicile et je suis presque arrivé quand, brusquement une sensation étrange, un effroyable pressentiment m'étreignent, je réalise hébété : « Ca y est c'est mon heure », tandis que dans un même temps la crise s'empare de moi.

Tout se déroule très rapidement : le temps de m'adresser à une passante qui promène son chien et de lui dire, pour attirer son attention, qu'un véhicule m'a heurté, je sens un flot bouillonnant envahir ma tête tandis que le gargouillis du sang s'échappant dans mon cerveau, comme d'une tuyauterie, résonne à mes oreilles...

Je m'écroule avec une dernière pensée d'épouvante...

Elle aura eu raison de moi, mon Destin m'aura rattrapé pour me jouer un dernier tour ! Cette maudite épée de Damoclès m'aura porté l'estocade ! J'aurai bu le calice jusqu'à la lie !

*

C'est une chose que de tomber raide foudroyé. Mais il s'agit de la relever la carcasse et je peux dire que la navigation qui va suivre, en « *mare incognita* », à vue et au jour le jour, fera rencontrer d'innombrables écueils et bien des tempêtes à mon nouveau corps, mon nouvel esquif de fortune et d'infortune, délesté une bonne fois pour toute de son véritable tortionnaire d'angiome géolier.

Et pour couronner le tableau, qui pourrait s'intituler « L'Odysée du radeau du médusé », je ne pourrai même pas

compter, avant deux longues années, sur le soutien amoureux d'une Pénélope pour prendre soin du navigateur de l'apocalypse cérébrale.

Beaucoup meurent trop tard ! Quelques-uns meurent trop tôt... Meurs à Temps !⁸.

8. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, I, De la libre mort.

IV

ENTRE LA VIE ET LA MORT

(Hôpital Pasteur, février à mai 1995)

L'hémorragie avait été telle que les médecins se réservaient sur le pronostic vital. J'avais fait des complications pulmonaires avec septicémie et j'étais trop faible pour pouvoir subir une intervention chirurgicale.

On me maintint quarante-cinq jours dans un coma artificiel. Je n'en ai aucun souvenir. Mes proches m'avaient expliqué, lors de l'un de mes rares moments de conscience, qu'on allait m'opérer et ils me confièrent plus tard qu'à ces mots j'avais paru horrifié, terrorisé.

Finalement les chirurgiens m'opérèrent : le professeur Grellier m'enleva l'angiome, l'Absolument Volumineuse Chose.

Si j'avais voulu faire dans le sensationnalisme et que j'avais été un brin mythomane, j'aurais incorporé à mon texte un chapitre sur mon expérience de désincarnation avec des Sioux-rurgiens affairés à me scalper tout au fond d'un tunnel.

Mais, en matière de sensationnel il arrive que la réalité dépasse la fiction et je crois qu'un « copier-coller » peut valoir mieux que tous les récits imaginaires.

Protocole opératoire

Le 29 mars 1995, Patient de 29 ans, victime d'une perte de conscience le 14 février 1995. Glasgow à 5. Un scanner montre une hémorragie rolandique gauche avec inondation ventriculaire. Ce patient est en fait connu, comme étant porteur d'un angiome et aucun traitement n'avait été proposé jusque-là. Il s'agit d'un volumineux Angiome de la région rolandique gauche alimenté par les branches de la cérébrale

antérieure et de la sylvienne avec de gros drainages veineux en direction du sinus longitudinal. L'état grave du patient va nécessiter une réanimation prolongée avec des problèmes d'encombrement et d'infection pulmonaire. Vers la fin février, le patient va aller mieux. Il est capable de répondre à des ordres simples sur le plan moteur, mais il est aphasique avec une hémiplégié droite totale. Les contrôles scanners montrent la persistance du volumineux hématome de toute la région du centre semi-ovale. Début mars, nouveau problème infectieux pulmonaire. On va découvrir une infection à base de staphylocoques dorés de Candidose. Vers le 20 mars, épisode convulsif, réagissant bien au traitement par DEPAKINE I.V. L'état étant stabilisé, on décide d'intervenir sur le plan chirurgical pour enlever cette malformation absolument volumineuse.

Intervention

Taille d'un grand Scalp frôlant la ligne médiane, pédiculisé en bas dans la région temporale. Taille d'un volet osseux pédiculisé en bas sur le muscle temporal. Lors de la taille du volet osseux, la dure-mère est très adhérente à environ 2 cm en dehors de la ligne médiane. Des veines de drainage intra-durales seront sectionnées. Il s'ensuit une hémorragie importante. Soulèvement rapide du volet osseux et hémostase par tamponnement au spongel des veines. Ouverture de la dure-mère, taillant un lambeau à charnière médiale. La malformation est d'emblée visible, en surface. On va d'abord procéder au repérage et au clipage des branches venant de la sylvienne. Ensuite on se porte en avant et en dedans et on va repérer les branches d'apport de la cérébrale antérieure qui vont être clipées. Ensuite, il est possible de procéder à un abord postérieur où encore quelques petites branches d'apport seront repérées et clipées. De cette manière, on gagne progressivement de dehors en dedans, on peut basculer la malformation vers le haut et le dedans et cliper pas à pas les branches de drainage vers le

sinus longitudinal. Dans la partie basse de la malformation, on va évacuer un important hématome résiduel qui a disséqué dans le plan sagittal toute la couronne rayonnante jusqu'au niveau du toit ventriculaire. A la fin de l'intervention, la malformation ayant été enlevée, les berges de la zone d'amputation cérébrale sont contrôlées, vérifiées, l'hémostase est parfaite après lavage prolongé au sérum tiède. Les berges cérébrales sont recouvertes de tampons de surgicel.

Fermeture de la dure-mère par un surjet au Thicron. La zone de dure-mère vers la ligne médiane qui a été ouverte, lors de la taille du volet, sera recouverte d'une lame d'aponévrose temporale pour obtenir l'étanchéité. Suspension de la dure-mère au thicron. La zone de suture durale est recouverte d'une lame de spongél. Reposition du volet osseux qui est fixé par trois fils d'acier. Suture du muscle temporal à l'Ercédex. Fermeture du Scalp en un plan, Galéa et peau, au Flexocrin 30/100 sur drain de Redon.»⁹

C'est écrit, noir sur blanc, je suis hermétique, j'ai été « é-tan-ché-i-fié ! »

9. Je ne peux ici que rendre un bien sincère hommage à ce cher professeur Grellier, mon neurochirurgien, mon sauveur, mon créateur, cet homme d'une humanité sans pareille sans qui je ne me trouverais plus de ce monde. C'est au regard d'un tel homme, qui connaît et respecte ce qu'il y a de plus profond dans notre cerveau, que sa spécialité met au contact des mystères profonds de notre être, ce qui lui confère comme un petit supplément d'âme, c'est au regard d'un tel humanisme et d'une telle pratique de la science qu'on mesure l'inanité des doctrines « transhumanistes » qu'on voit poindre aujourd'hui et qui, sans respect pour ce qu'est l'homme, prétendent le transformer, « améliorer » ses caractéristiques, ce qui revient à en faire un robot, quand ce n'est pas à éliminer ceux qui ne seraient pas transformables. Je crois que le fait d'avoir été soigné comme un homme par un homme me donne le droit de le dire.

Et après cette réjouissante expérience, que puis-je craindre ? Si ce n'est, peut-être, que le ciel ne me tombe sur la tête.

*

A la suite de l'intervention j'ai traversé une phase critique et sombré dans un coma profond.

Mais, de toute évidence, ce n'était pas mon heure.

A mon réveil, ce fut un choc, une horreur indicible... Je ne pouvais pas bouger, j'avais des tuyaux, des perfusions plein le corps. Et horreur suprême, apothéose exquise, je ne pouvais pas parler !

On me fit des tests pour voir si mes fonctions cognitives n'étaient pas altérées. Les médecins essayaient bien de me mobiliser les membres, mais à mon grand désarroi, je me voyais dans l'impossibilité de les bouger.

Je me sentais si faible, je n'avais plus que la peau sur les os, j'avais perdu plus de vingt kilos.

Par la grâce du diable, j'étais dans le brouillard et je ne comprenais qu'à demi l'horreur de mon état, de ma situation cauchemardesque, apocalyptique.

Je passai un peu plus de trois mois à l'hôpital Pasteur.

Vers la fin de mon séjour, on me mit dans un fauteuil roulant. Ce fut un calvaire, j'implorai les kiné. pour qu'ils me recouchent, j'avais mal dans tout le corps pire : mon corps entier n'était que souffrance extrême, atroce.

Durant cette période, ma famille se relaya à mon chevet. Nathalie, avec laquelle j'avais vécu cinq mois avant mon hémorragie, vint chaque soir à mon chevet. Mon Romain se demandait où avait bien pu passer son papa, on le fit venir... Je me souviendrai toute ma vie de ce petit homme – il avait cinq ans – que l'on a allongé tout contre moi. Il est resté de longues minutes sans bouger, blotti contre son père... Je me

demande encore ce qui a bien pu passer dans sa petite tête. Il aura fait montre d'un grand courage.

Comment dire ici à ceux qui ont été alors proches de moi, à mes parents en particulier, que je mesure quelle terrible épreuve ce dut être pour eux, que j'ai pleine conscience de leur souffrance et de leur désarroi de m'avoir vu passer du jour au lendemain de vie à quasi trépas, que j'admire leur courage, que je les remercie, que..., que je les aime.

V

L'AUTOROUTE DU CALVAIRE ET DE L'INCERTITUDE

(Hôpital l'Archet, juin 1995 à janvier 1996)

Fin mai, on me transféra à l'hôpital l'Archet, centre de rééducation fonctionnelle de Nice.

Je me familiarisai vite avec ce qui allait devenir, pour huit mois mon univers aseptisé.

On me présenta Martial, jeune kiné. originaire de la Réunion, il viendrait deux fois dans la journée me mobiliser dans mon lit.

L'orthophoniste me prit en charge également afin de me faire articuler et ainsi entamer une lente récupération de ma paralysie faciale.

Mes parents venaient me faire déjeuner le midi tandis que Nathalie s'arrangeait pour passer le soir. Ces repas venaient seuls interrompre une vie toute entière faite d'examens toujours répétés et de comprimés, de piqûres et prises de sang, une vie toute entière faite surtout d'un lot quotidien de souffrances et de vains efforts.

J'étais toujours sujet à des crises d'épilepsie consécutives au traumatisme opératoire.

Comble de malheur, un volumineux cal osseux apparût au niveau de mon genou droit. J'appris plus tard que ces ossifications viennent se greffer sur les articulations du fait de l'immobilité prolongée des patients.

L'équipe médicale passait tous les lundis matin autour du professeur Ziegler chef de service, pour faire le point. Mon cas était désespéré quant à mes chances de récupération, je le voyais bien à leurs visages compatissants...

J'étais si faible et si totalement déconnecté de la réalité...

Deux mois après mon arrivée, on me fit comprendre qu'il me faudrait venir aux séances de kiné. et d'orthophonie le matin au plateau technique. J'avais affreusement mal dès que l'on m'asseyait dans ce maudit fauteuil auquel on avait rajouté une minerve pour me soutenir le cou. C'était épouvantable, on aurait dit que mes os rentraient dans ma peau, surtout au niveau des fesses qui étaient à vif, raison pour laquelle je ne tenais guère plus d'une heure, des sueurs froides survenant.

On me donnait un bain par semaine dans une civière en plastique. Les autres matins on faisait ma toilette au lit à l'aide d'une bassine. J'avais d'énormes difficultés pour aller à la selle du fait de la position allongée et de ce maudit bassin inconfortable. Je ne supportais pas de me voir ainsi diminué.

En règle générale, le personnel soignant était gentil, mais j'avais excessivement de mal à me faire comprendre, ce qui ajoutait à mon sentiment d'impuissance. Et, rétrospectivement, je réalise que ce qui m'aura fait le plus souffrir c'est l'impossibilité où j'étais de m'exprimer, de communiquer. La frustration que je ressentais devant cette incapacité de me faire comprendre me plongeait dans des colères monstres.

Trois mois après mon arrivée à l'hôpital l'Archet – déjà deux patients s'étaient succédé dans ma chambre. – j'avais repris quelques kilos mais je me sentais toujours aussi faible avec une lassitude croissante au fil des jours... Et ce bras, et cette jambe désespérément inertes, et mon genou de plus en plus douloureux et volumineux !

Je dus subir une petite intervention pour suturer la trachéotomie pratiquée lors de mon arrivée à l'hôpital Pasteur pour faciliter la respiration durant mes mois d'inconscience.

Vint le jour où une infirmière prit mes parents à part pour leur expliquer que je devrai essayer de manger seul. Sans doute était-ce là le signe d'un progrès, d'une petite amélioration. Mais ce n'est que rétrospectivement que je l'ai

interprété comme l'acte fondateur de mon lent réapprentissage de l'autonomie. Et je dois avouer que, sur le coup, je maudis cette brave soignante en mon for intérieur. Bien sûr, avec le recul, je reconnais que c'était pour mon bien, mais j'étais si faible, si las, si anéanti d'être dans cet état quasi végétatif que le moindre geste représentait un effort surhumain.

Je puis affirmer, que l'Enfer, ce n'est pas les autres, ni l'au-delà, l'Enfer, je le vivais, là, dans ma chambre d'hôpital, quotidiennement.

Je n'ai jamais totalement perdu espoir sauf, peut-être, une fois, où, à la désolation de mon voisin d'infortune qui essaya bien de me reconforter, sans succès aucun, envahi par une profonde désespérance, je me mis à pleurer toutes les larmes de mon corps...

Je vivais ainsi, ou, à tout le moins, je survivais, au jour le jour. La faculté que possèdent notre organisme et notre psychisme de s'adapter aux pires situations, la propension qu'a l'homme à inventer des moyens de survivre quelles que soient les circonstances et les souffrances, est proprement incroyable... Ainsi, pour tuer le temps, les longues heures de solitudes, je ressassais mentalement des phrases sans liens ni cohérence apparents. Ce qui avait le mérite de détourner mon attention de la dure et accablante réalité. A la réflexion, je pense qu'il s'agissait d'une défense naturelle qui m'évitait de sombrer dans le désespoir, voire dans la folie. Et je crois que c'est peut être aussi avant toute chose pour m'empêcher de réaliser tout-à-fait les souffrances extrêmes que je venais d'endurer que, fort heureusement, je ne recouvrais alors qu'à peine la totalité de mes esprits.

Un matin, on vint me déménager pour m'installer dans une chambre d'où je pouvais voir la mer. Elle était occupée par Georges, un patient qui s'était littéralement explosé les deux chevilles lors d'un saut en parachute. Il avait un moral et une bonne humeur communicatifs qui m'enchantèrent.

J'avais repris du poids et j'articulais des paroles à peu près intelligibles.

Mais mes deux membres du côté droit étaient toujours hors service... Je ne pouvais faire de mouvements brusques sans que mon bras droit se raidisse, ce qui provoquait des douleurs encore plus vives. Après les clonies brachiales, je découvrais la spasticité, lot de bien des malades dont un traumatisme a affecté le cerveau ou le système nerveux central par une lésion de la moelle épinière. Ces contractions involontaires du bras, ces tremblements incessants, m'horripilaient au plus haut point. J'étais depuis cinq mois au centre et mes progrès n'étaient guère encourageants, d'autant moins que je ne faisais aucun effort, la faiblesse et la lassitude étant les plus fortes.

Les jours défilaient, monotones...

Un après-midi d'octobre, une équipe de télévision vint faire un reportage sur le centre de rééducation et plus particulièrement sur la réinsertion dans la société des accidentés de la vie. C'est ainsi que je passai devant l'œil de la caméra pour un court reportage où l'on me vit aux prises avec le chef kiné. qui me souleva comme un sac de patates pour me mettre en position verticale. Le journaliste me demanda si j'espérais remarcher un jour, je répondis par l'affirmative, tout en précisant que ce serait long, très long.

Mes relations avec le personnel soignant devenaient tendues, certains disaient même en plaisantant que je passerais les fêtes de fin d'année avec eux. L'orthophoniste montrait également des signes d'impatience, elle faisait preuve de beaucoup de rigueur et j'enrageais de ne pouvoir maîtriser mes émotions, contrôler ma respiration, ce qui provoquait inmanquablement des bégaiements et des blancs, pendant lesquels des convois de caravanes auraient pu passer sans que je parvienne à prononcer une parole. Même Martial – mon kiné. – se montrait par moments agacé.

Tout en étant très entouré, j'éprouvais un cruel manque affectif, je vivais seul à l'époque de mon accident vasculaire et même si Nathalie, avec laquelle j'avais eu une relation de cinq mois avant mon hémorragie était venue chaque soir les premiers temps, je ressentais un profond manque de tendresse et d'amour. Moi qui jusqu'alors avais tant vécu pour les femmes, cruel destin !

Mes compagnons d'infortune défilaient et je me retrouvais à la même place, échoué, dépendant pour tout Je faisais partie des meubles. Les semaines se succédaient, toujours aussi longues et se répétait, jour après jour, l'immuable train-train routinier : ronde matinale des infirmières de nuit, réveil, petit déjeuner, toilette, longue attente, petite séance de kiné., plateaux repas du midi avec barquettes aseptisées au contenu sans saveur, recoucher, séance d'orthophonie, kiné. en chambre, attente, visites, dîner, et recoucher... Ma vie se résumait à ces réjouissances, qu'il fasse soleil, qu'il vente, ou bien qu'il pleuve. J'étais totalement déconnecté du monde extérieur, protégé dans ce microcosme hospitalier.

Et j'étais impuissant, impuissant pour favoriser un bien improbable retour à la normale, pour aider à une très hypothétique récupération de mes fonctions physiques. Et c'était là le plus terrible : je n'avais pas mon destin « entre mes mains ». Seul mon foutu cerveau pouvait initier le processus de récupération, si seulement ces maudites connexions neuronales daignaient se reformer, se régénérer...

Je ne pouvais même pas implorer l'intercession d'un Dieu, sceptique que je suis quant à l'existence d'un tel être bienveillant qui dirigerait le monde, si sceptique que, à cette époque, si j'avais dû croire à une quelconque entité de cette sorte, j'aurais bien plutôt été tenté de croire à un principe du mal.

Les semaines, les mois passaient et, tout doucement, non sans mal, je progressais malgré tout sans que je m'en rende tout à fait compte à vrai dire.

En septembre, on me fit une scintigraphie du genou dans la perspective d'une intervention chirurgicale. Mais le processus de formation osseux était toujours actif. Un nouvel examen fut prévu pour décembre en prévision d'une nouvelle intervention dont la date se situerait à la fin de ce mois. Je « fêterai » bien Noël à l'hôpital.

En octobre, on entreprit de me « verticaliser ». Sanglé sur une civière, d'abord allongé sur le dos, j'étais progressivement incliné jusqu'à atteindre la position « debout », la verticale ; puis à nouveau ramené à l'horizontale, puis à nouveau à la verticale... A la verticale, passées quelques minutes, une sensation de vertige et de malaise me prenait immanquablement. Par ailleurs on me mobilisait la main. Je faisais de vains efforts auprès de tout ce petit monde dévoué qui m'assistait, coopérant du mieux que je le pouvais.

En novembre, Guy, mon beau-frère qui est kiné. vint me chercher pour faire une balade en voiture. Ce fut un choc vraiment émouvant, je pleurais à chaudes larmes. Voir la Promenade des Anglais par ce bel après-midi d'automne, avec toute cette animation, ce monde, j'avais le sentiment de revenir à la vie.

C'est aussi en novembre que je fis une première sortie pour une semaine chez mes parents. Ils se faisaient une joie de m'avoir avec eux. J'étais moi aussi content certes, mais que pouvais-je faire d'autre que de me laisser choyer. Je ne quittais pas le lit médicalisé et je pris conscience de mon état, de ma condition, bien plus qu'à l'hôpital, milieu confiné et sécurisant. J'entrevois l'abomination de mon existence future à l'occasion de cette permission de sortie et je dois reconnaître que je n'avais qu'une hâte, c'était de réintégrer ma chambre d'hôpital, lieu où j'avais mes aises, si tant est que l'on puisse parler d'aises, pour désigner l'espace d'une chambre d'hôpital et un matériel adapté à mon pitoyable état.

Mais, peu après mon retour à l'Archet, le professeur Grellier, mon chirurgien, me dit, lors d'une consultation à l'hôpital Pasteur, qu'il est stupéfait par mes progrès. Ces visites avaient le don de me remonter le moral, me faire raconter ce par quoi j'étais passé me redonnait du courage.

A la fin de ce mois de novembre, je commence à me déplacer seul dans mon fauteuil en m'aidant de ma jambe et de ma main valides, et en prenant appui sur les murs des couloirs auxquels je m'accroche telle une arapède. Je me sens beaucoup mieux dans cette satanée poussette roulante, d'autant plus que cela me permet de rencontrer du monde dans les couloirs, ce qui me change de cette chambre-capharnaüm. Mais, passé un certain temps, les douleurs aux fesses deviennent insupportables.

J'avais pris l'habitude de maintenir mon poste de radio branché sur la station « rire et chansons ». C'est que, malgré tout le malheur qui nous accablait, nous nous payions de franches parties de rigolade avec mes voisins de chambrée. Nous étions à l'affût du plus petit prétexte pour faire des plaisanteries, plaisanteries volontiers salaces. L'univers hospitalier désinhibe et les repères des malades sont tout autres, ce qui engendre bien souvent des « délires » monstres... J'ai toujours fait bonne figure, essayant d'être d'humeur égale. Et, au fur et à mesure que je récupérais forces et facultés, mon humour d'antan refaisait surface. Il me permettait de m'abstraire de la dure réalité en me moquant de moi et des autres.

Début décembre, j'ai rencontré un patient qui avait un jeu d'échecs. Mes parents m'apportèrent l'échiquier électronique que j'avais acheté à Paris quelques années plus tôt.

J'ai recommencé à lire un petit peu, d'abord des revues, puis un premier livre, mon premier *San Antonio* ! Je ne compte plus le nombre de fois où j'ai bien cru m'étouffer de rire en compagnie de cet auteur génial.

J'ai vite abandonné mes tentatives pour écrire de la main

gauche. C'est que je gardais, dans un coin de mon cerveau, le secret espoir de récupérer l'usage de ma main droite. Alors à quoi bon se rééduquer la senestre. Mais c'est surtout que le résultat de mes essais de maniement du stylo étaient si pathétiques qu'ils me laissaient le moral « dans les bas de contention » et qu'ils me firent maudire le sort de m'avoir fait droitier (je pris d'ailleurs l'habitude d'employer le vocable « malàgauche » pour qualifier mon inaptitude à me servir de ma senestre). Il faut convenir que les épouvantables douleurs qui me martyrisaient le corps et plus précisément le côté droit du dos ne m'incitaient pas à pratiquer l'art de la calligraphie. Je n'avais qu'une hâte, une fois ma corvée de séances de kiné. et d'orthophonie achevée : m'en revenir gésir sur mon grabat d'infortune.

Et cela d'autant plus que mon genou me faisait toujours autant souffrir, je ne pouvais pas le plier et plus d'une fois, les mouvements brusques des aides-soignants m'ont fait hurler de douleur. Mais la date de l'intervention approchait.

Fin décembre, l'opération s'était bien déroulée, le chirurgien avait gratté la calcification osseuse. Je réintérais ma chambre à l'hôpital l'Archet.

Georges était parti depuis deux mois et j'étais le doyen des patients, le pilier, l'indéboulonnable. Mais je savais que des pourparlers étaient en cours pour trouver un autre centre dans le Var.

Quinze jours plus tard, après huit longs mois passés à l'hôpital l'Archet, on me transféra à l'hôpital Renée Sabran dans la presqu'île de Giens. Ce ne fut pas sans un pincement au cœur que je quittai tous ces gens, qui avaient partagé mon univers, me prodiguant des soins durant ces longs mois.

Après avoir flirté avec la mort, j'étais petit à petit revenu à la vie. Je n'avais cependant parcouru qu'une infime partie du chemin, un tout petit bout du périple. Il me faudrait à l'avenir faire preuve de courage, de patience et de volonté, accompagné de cette bienveillante étoile qui semblait

maintenant installée au-dessus de ma tête après que j'ai vécu tant d'années sous la menace de ce maudit spectre hémorragique. Juste retour des choses somme toute.

Parenthèse amoureuse 1995 – 2005 : dix années

Voilà un mois et demi, que j'ai fêté ma date anniversaire hémorragique. Et le matin même de cet anniversaire, je me suis attelé à la rédaction d'un texte sur la magie du jeu d'échecs¹⁰.

Je viens de rencontrer une femme merveilleuse et nous avons passé la nuit ensemble. Nuit de sensualité et de tendresse.

Incroyable non ?

Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. Voilà l'une des clés du salut... Le temps fait bien des miracles, il apaise bien des souffrances !

Mais reprenons le fil de mon *Odyssée*...

10. Cf. ci-dessous Eloge du noble jeu d'échecs.

VI

MON LENT RETABLISSEMENT OU MON ASCENSION DE L'EVEREST

(Hôpital Renée Sabran, janvier 1996 à septembre 1996)

C'est par un début d'après-midi de janvier, il pleuvait à verse, que je découvris ce qui allait être le lieu de ma réadaptation fonctionnelle, de ma rééducation. Rééducation à proprement parler car j'étais si faible jusqu'alors qu'il n'avait pu s'agir que de mouvements faits « à l'insu de mon plein gré », comme aurait dit l'autre.

L'établissement se trouvait en pleine pinède, sur un domaine immense dans un cadre idyllique. J'appris plus tard que le Club-Med avait été intéressé par l'acquisition des lieux. Cela me changeait de l'hôpital l'Archet, coincé à flanc de colline.

Notre bâtiment était subdivisé en trois secteurs : le K1 réservé aux paraplégiques et tétraplégiques, le K2, mon Everest, dévolu aux traumatisés crâniens et aux hémiplégiques qui, échoués comme moi à l'horizontal sur un lit d'hôpital, étaient condamnés à escalader dans leur tête ; tandis que le K3 accueillait les accidentés corporels. D'autres bâtiments étaient en outre disséminés sur tout le territoire.

Je fus d'emblée agréablement surpris par la nette différence d'attention du personnel soignant. Il faut dire que nous n'étions qu'une vingtaine de malades dans l'aile du bâtiment alors qu'à l'hôpital l'Archet, c'était l'usine.

Le changement se faisait ressentir quant au confort, aussi avais-je droit à ma douche chaque matin.

Mais, une fois encore, je déchantai bien vite... Car, je fus désagréablement troublé et décontenancé lorsque le docteur

Boucan, la chef de service, vint me dire qu'il me faudrait respecter, pour une durée de trois mois, un protocole pour mon genou, avec alternance de la position pliée à 90 degrés et de la position allongée toutes les 3 heures, et cela même la nuit. Il y avait deux écoles apparemment car à l'hôpital l'Archet on m'avait tout de suite mobilisé sur un appareil « kinetech » qui me faisait travailler le genou en de lents mouvements de va et vient ; les résultats n'étaient à l'évidence guère probants... On me confectionna un gros carré de mousse que je devrais garder sous ma jambe une grande partie de la nuit, ce qui s'avéra une très contraignante et inconfortable gymnastique. Je pris rapidement l'habitude d'envoyer bouler le tout passée une heure, les veilleuses de nuit étaient peu regardantes et bien souvent, je leur disais que tout s'était écroulé juste avant qu'elles n'arrivent.

On m'attribua Yves pour kinésithérapeute. Dans un premier temps, le programme se limita à la mobilisation du membre supérieur afin de respecter le protocole. Au plateau technique de kinésithérapie on me « verticalisa », j'éprouvais toujours ces mêmes vertiges avec toujours cette inévitable sensation de malaise au bout d'une courte période.

Marie-Ange, l'ergothérapeute, est venue dans ma chambre le premier jour. Elle m'expliqua que son rôle était de me faire réapprendre tous les gestes de la vie courante nécessaires à l'autonomie. C'est ainsi que je découvris l'existence du couteau-fourchette et de nombreux autres accessoires sensés faciliter le quotidien des personnes handicapées.

Je n'étais pas au bout de mes surprises, ni de mes peines : je dus bien vite m'habiller seul, tout au moins autant qu'il m'était possible de le faire, et la tâche me semblait insurmontable. A commencer par une séance d'enfilage de bas de contentions, car, du fait de mon état statique, je devais avoir recours à ces collants censés faciliter la circulation sanguine sans quoi je risquais la phlébite, malgré les piqûres chaque matin pour fluidifier le sang. Avec une main gauche

et le tronc raide comme un passe-lacet, je mis, les premières fois, pas loin d'une heure au bas mot pour parvenir à m'habiller et, comme je venais de prendre ma douche, j'en étais quitte pour m'essuyer de nouveau tant je ressortais de ces ébats... trempé de sueur.

Je réappris cependant à m'habiller et je tirai une certaine fierté de pouvoir me débrouiller seul un peu, rien qu'un tout petit peu pourtant.

Delphine, l'orthophoniste, me prit en charge. J'avais relativement récupéré de ma paralysie faciale, mais je butais toujours sur ce problème d'émotion qui entraînait un blocage à mon grand désarroi. Je me faisais comprendre certes, mais il m'était impossible de soutenir une conversation sans accrocher, bredouiller, bégayer et cela me minait. Je préparais bien mentalement mes phrases, essayant de tourner sept fois ma langue dans ma bouche, mais cela avait bien souvent l'effet inverse, et je me pétrifiais davantage.

J'allais prendre mes repas à l'office. Je pus savourer la différence de cuisine préparée sur place en comparaison des barquettes industrielles aseptisées et insipides de l'hôpital l'Archet.

Une grande salle commune était à notre disposition où nous pouvions nous réunir et nous livrer à diverses activités, essentiellement ludiques.

Peu de temps après mon arrivée, je fis une ballade avec un petit groupe de patients : j'allais visiter l'immense domaine avec de nombreux arbres, des vestiges romains, une église et, à côté de la plage, une petite rotonde accompagnée d'un ponton. A cette occasion, je pus constater l'entraide entre malades : les valides poussaient les fauteuils des plus faibles ; une solidarité toute naturelle.

La compagnie des patients traumatisés crâniens de mon Everest, (le secteur K2), n'étant guère réjouissante - disons que ces traumatismes laissent chez beaucoup de profondes traces psychologiques... - je pris rapidement l'habitude

d'aller, après dîner, traîner ma désolation du côté des patients du K3 qui se réunissaient dans la salle commune ou jouant aux tarot pendant des heures ou discutant en petits groupes. A l'occasion de ces soirées, je pus découvrir ce qu'était l'existence des paraplégiques et des tétraplégiques, avec leurs tracasseries quotidiennes, leurs difficultés d'accès partout et pour tout. Les récits souvent tragiques et poignants de leurs accidents et, malgré toutes leurs misères, cette volonté de vivre... Pour toutes ces raisons, je n'abandonnais pas, je tenais le coup, je m'accrochais dans l'espoir de lendemains meilleurs. Ces personnes me donnaient une leçon de vie, une raison pour laquelle je n'avais pas le droit de me laisser anéantir alors qu'ils faisaient montre d'un courage de tous les instants.

Reprenant les tentatives pour écrire que j'avais vite abandonnées à l'Archet, je commençais à remplir de nombreuses grilles de mots croisés, espérant par la même occasion faire quelques progrès dans le domaine calligraphique dont mes productions s'apparentaient en la circonstance à celles de l'art pariétal. Mais à vrai dire, je ne faisais aucun effort véritable pour m'améliorer, refusant toujours, plus ou moins inconsciemment, de regarder la réalité en face, à savoir que je ne récupérerai jamais l'usage de ma main droite.

Deux ordinateurs se trouvaient dans le local réservé à l'ergothérapie et j'essayai de m'y mettre. Non sans difficultés, car les places étaient chères. Si Internet n'était pas encore là pour créer les dépendances que l'on constate aujourd'hui, les jeux informatiques, non moins asservissants – j'en savais quelque chose m'y étant laissé prendre jadis – attireraient fort les patients qui cherchaient là de quoi remplir leurs longues heures d'inoccupation et de quoi leur éviter de trop réfléchir à leur triste situation.

Nul malade ne partageait ma chambre, ce n'était pas plus mal car à l'Archet j'avais dû endurer les ronflements de bien

des compagnons. Mais la solitude était pesante... J'aurais tant aimé avoir quelqu'une avec qui partager mes émotions, mon affection débordante. Et puis, j'éprouvais une envie terrible de faire l'amour qui hantait mon esprit.

Les semaines passaient, longues, monotones, toujours semblables les unes aux autres : soins, repas, toilette, procession des médecins qui venaient faire le point tous les lundis matin. Le même cycle qu'à l'Archet reprenait son cours, immuable, à la différence près que cette fois-ci j'étais pleinement conscient de mon état, de ma situation.

Je tuais le temps du mieux que je pouvais avec d'innombrables heures passées à jouer, sur mon échiquier électronique en l'absence de partenaires.

Ma famille s'arrangeait pour venir tous les quinze jours, cela me faisait du bien d'avoir pris de la distance, du recul. Je sentais bien à l'hôpital l'Archet combien mes proches souffraient de me voir dans cet état et de leur impuissance de n'y pouvoir rien faire ; mais j'ai toujours répugné à inspirer la pitié, la compassion.

J'avais repris quelques kilos mais le tableau n'était guère réjouissant : je me trouvais décharné avec ce côté droit atrophié, moi qui avais de tous temps accordé une extrême attention à mon apparence physique, le chevalier à la triste figure se voyait décidément comblé...

Certes je tenais plus longtemps dans mon fauteuil, mais c'était au prix de douleurs aux fesses toujours difficilement soutenables malgré le coussin de silicone que j'avais acheté.

On m'avait fourni une épaulière destinée à me soutenir l'omoplate qui était nettement descendue du fait de ma paralysie.

Je prenais toujours autant d'antalgiques contre ces douleurs diffuses qui me martyrisaient tout le côté droit.

Je n'avais plus fait de crises d'épilepsie depuis six mois.

Je gardais cependant le secret espoir de récupérer, malgré le diagnostic bien sombre du corps médical.

Un nouveau patient arriva au K2, il se prénomma Carlo et avait une soixantaine d'années, il était débordant d'énergie. Bien vite, il me prit sous sa coupe. Carlo avait été victime d'un accident vasculaire cérébral qui avait engendré une hémiparésie gauche une dizaine d'années auparavant, il avait parfaitement récupéré, seuls son bras et sa main avaient perdu force et précision.

Nous devînmes inséparables, nous livrant à des facéties envers le personnel soignant et certains patients. Toujours d'attaque pour faire un coup pendable dans lequel il m'entraînait. C'est ainsi que, ayant trouvé une plaque de mousse dont la forme évoquait celle d'une pierre tombale, nous avons dessiné dessus une croix et écrit une épitaphe, avant de déposer cette stèle improvisée sur le lit d'une patiente.

Tout était sujet à plaisanterie.

Carlo fit le forcing pour que je le rejoigne au réfectoire commun. A présent je m'estimais apte à manger sans aide, ce serait certainement plus agréable de voir de nouvelles têtes. J'avais sous les yeux un exemple vivant de réintégration, de récupération.

Son entrain, sa bonne humeur, me firent beaucoup de bien, ils me revigorèrent, c'est avec lui et à son contact que j'ai repris goût à la vie.

Et de surcroît, c'était un joueur d'échecs, ainsi nous nous livrâmes à des parties acharnées durant de longues heures.

Puis Carlo est parti, nous avons passé ensemble des moments inoubliables !

J'ai gardé une photo qu'il avait prise alors que je me trouvais sur les toilettes.

Je repris progressivement la rééducation de ma jambe droite. Après trois longs mois d'immobilité, mon genou était douloureux et raide. Aussi me fallait-il subir de longues séances de « Kinetech » pour regagner des degrés de plieure. Je ne pouvais verrouiller mon articulation, ce qui rendait

impossible la marche. On me posa des électrodes pour « éveiller » les muscles de la jambe.

Autour de moi, ce n'était que fauteuils roulants, prothèses et toutes sortes d'appareillages. Et ce n'était qu'éclopés, bien souvent de jeunes patients, avec leurs corps meurtris, informes. Des membres sectionnés, des corps sanglés, tel était notre univers et malgré toute la misère humaine qui nous accablait, la bonne humeur, les plaisanteries, l'envie de Vivre...

Les médecins m'avaient assuré que la période de récupération était d'un an et demi au maximum, après quoi les chances iraient en s'amenuisant. Malgré tout, j'espérais...

Mon bras était raide, plus particulièrement au niveau du poignet, j'avais observé des tremblements aux doigts, c'était malheureusement cette satanée spasticité. J'étais à l'écoute, j'observais mon corps, dans l'attente du moindre soubresaut, de la moindre secousse, du plus petit signe précurseur du réveil.

Mon genou ne se verrouillant pas, on décida d'appareiller ma jambe afin de me permettre de remarcher. Marcher, ce mot magique, cette position verticale rêvée depuis plus d'un an ! Mais je n'étais pas au bout de mes surprises, car quelle ne fut pas ma désillusion, mon affliction, quand je vis arriver le prothésiste, avec cette chose, cet appareil monstrueux qui me prenait toute la jambe ! Ma joie, mon euphorie, cédèrent la place au découragement, un profond abattement. Je me retrouvais une fois de plus anéanti... Je dus essayer de faire mes premiers pas harnaché tel un chevalier Bayard, en me tenant laborieusement à des barres parallèles.

Mais – signe du destin, une de ces coïncidences troublantes sur lesquelles j'aurai ensuite l'occasion de beaucoup réfléchir – très peu de temps après Yves, mon kiné., me fit essayer de me passer de ce carcan. Et... ô joie immense, je le verrouillai enfin ce satané genou ! Le bonheur intense qui m'envahît à ce moment-là fut indescriptible. J'en

pleurai de joie. J'allais pouvoir remarquer ! Une nouvelle étape allait commencer... A l'heure actuelle, j'ai encore du mal à m'expliquer ce phénomène de récupération merveilleux. Peut-être faut-il envisager l'hypothèse selon laquelle, ma jambe, effrayée à la vue de l'appareillage monstrueux dont on l'affublait, décida-t-elle, enfin, de se remuer le train. J'allais véritablement réapprendre à marcher !

Après tant de mois d'immobilité et de fauteuil roulant, adopter la position verticale relevait de la gageure... Et, bien que « verticalisé » depuis un certain temps déjà, je ne pouvais rester longtemps debout, des sueurs froides survenant rapidement. Je n'avais plus de muscles, plus de sangle abdominale et toujours cette sensation de faiblesse, d'immense lassitude.

Il me faudrait me montrer persévérant, moi qui avant l'apocalypse n'étais guère patient. Mais depuis plus d'un an, je faisais l'expérience de l'humilité, de la patience, j'aime autant dire qu'avec ce traitement, tout sentiment d'amour propre est balayé, évacué dans les égouts de l'enfer. Les longues attentes, à tous propos, à tous bouts de champs et de couloirs, dans la chambre pour les soins, pour le bassin quand les aides-soignants tardent trop ou bien quand on a renversé l'urinoir dans les draps, pour la douche, pour le lever, pour les séances de toutes sortes, les visites et les examens, déposé bien souvent dans un coin : je me sentais comme un sac porté, déplacé et transbahuté au gré d'on ne sait quels courants d'air.

Un après midi, on frappa à la porte de ma chambre. C'était Céline, une psychologue stagiaire qui me demanda si je voulais bien discuter. Je me rappelle avoir croisé à l'hôpital l'Archet un psychologue, celui-ci m'avait posé quelques questions mais mon cas n'avait pas eu l'air de l'affoler au point de lui sembler nécessiter un suivi. Avec Céline, je me prêtai volontiers à l'expérience. Me confier n'était pas facile, j'étais trop rétif, mais plus elle me mettait en confiance, plus

je me livrais lui faisant part de mes angoisses quant à l'avenir. Je dois reconnaître que ces séances « non freudiennes » m'ont fait beaucoup de bien. J'aurai vu Céline une dizaine de fois au total.

Mes progrès devenaient patents et donc mes conditions d'existence plus tolérables. Je pus faire mes premiers pas (c'était bien la calcification osseuse du genou qui empêchait le quadriceps de récupérer). J'appréciai de pouvoir aller aux toilettes seul, bien que ce ne fût-pas facile, le transfert à partir du fauteuil s'avérant délicat. Je pus également prendre ma douche sans aide, Je marchais difficilement à l'aide d'une canne et nous faisons quelques sorties dans le parc avec le kiné. On m'avait fabriqué une attelle mollet-planté qui me meurtrissait d'autant plus le pied que mon côté droit était beaucoup plus sensible. Ainsi, petit à petit j'acquerrais plus d'autonomie. Mais que cela pouvait être long, long, terriblement long !

Vînt enfin le jour où une date de sortie définitive fut avancée... Les médecins avaient jugé qu'il était grand temps pour moi de reprendre pied dans la société, après un an et demi d'hospitalisation. Ma sortie était donc prévue pour la première semaine de juin...

La quille !

En principe !

Mais en réalité : la béquille.

Car quand on aime, eh bien, on ne compte pas sa souffrance, ni sa dépendance !

Quinze jours avant la date prévue pour ma sortie, je rendis visite pour trois jours à mes parents.

Le dimanche 26 mai, nous revenions du restaurant, quand je trébuchai contre le trottoir juste en bas de leur immeuble. Je m'affalai lourdement de toute ma hauteur. Je ressentis aussitôt une violente douleur à la hanche, j'avais également

heurté l'angle du trottoir de la tête. Les pompiers arrivèrent rapidement et je fus transporté à l'hôpital Saint-Roch à Nice.

On dut découper mon jean tant la douleur était vive, il ne faisait aucun doute que je m'étais fracturé quelque chose... Attente interminable pour faire les examens, une nuit entière de souffrance avec la jambe en traction et, aux premières heures de l'aube, on m'opéra enfin. Le chirurgien me posa une plaque et un clou. Je m'étais bien fracturé le col du fémur. J'en aurai au minimum pour trois mois de rabiote, de rempilage...

J'étais anéanti. Décidément je n'en verrai pas la fin ! Ulysse et ses compagnons, avec toutes leurs aventures, leur Cyclope monoculaire et leurs naufrages, finissaient par faire bien pâle visage comparativement à Patrice avec les innombrables et incessants coups du sort qui le frappaient.

Au bout d'une semaine on me transférait dans le Var, à Renée Sabran. Je passerai sur les plaisanteries du personnel soignant et des kiné.

Je me retrouvais une nouvelle fois, immobilisé, échoué et dépendant pour tout. Dans ma tête se bousculaient les pires pensées : cette maudite canne qui s'était dérobée et comme d'un fait exprès, personne à mes côtés pour me soutenir... Et pourquoi l'angle du trottoir ? J'en étais venu à me persuader qu'on m'avait jeté un sort ou le mauvais œil pour me coltiner pareille scoumoune, alors qu'évidemment l'explication rationnelle, toute simple, est – je le sais aujourd'hui – que mes os, totalement décalcifiés, n'avaient pas résisté au choc.

Je commençai par être rompu, haché menu, brisé par ces coups du sort.

Puis, contraint par la force des événements, je devins fataliste et ma bonne humeur reprit rapidement le dessus : Ma jambe va se trouver immobilisée pendant deux mois, eh bien, peu m'en chaut ! Ou presque... Au moins, la chance aura voulu que je ne me sois pas fracturé le côté valide, c'eût été bien pire, la fin des haricots.

Mon quotidien redevînt difficilement tolérable, cependant je revenais de si loin que je crois bien que j'aurais pu m'adapter aux pires situations, mu par cette force de survie dans l'adversité que tout homme a au fond de lui-même et qu'il se découvre dans les périodes critiques.

J'allais en piscine avec appui partiel, un comble pour un déjà hémiplégique, je rencontrais des difficultés sans nom pour les transferts, pour le déshabillage ; et ce bras droit raide que je ne pouvais plus voir, pas même en peinture rupestre... je l'aurais volontiers coupé !

Je déambulais à nouveau dans mon fauteuil, j'avais mal, mais peu m'importait, il me fallait absolument voir du monde et j'allais au-devant des autres beaucoup plus volontiers, j'apprenais à surmonter mon handicap de la parole. Et c'est aussi que j'éprouvais le besoin de sortir de ma chambre dans laquelle je n'étais plus seul ; or j'avais pris mes petites habitudes et la promiscuité m'était de plus en plus insupportable...

J'avais rencontré Mélodine qui était nouvellement arrivée au K3, elle avait eu le bassin fracturé lors d'une chute de cheval et était en fauteuil roulant. Je passai de longues heures en sa compagnie, plus généralement le soir où nous allions jouer au tarot avec d'autres patients jusque tard dans la nuit. Puis Mélodine partit, non sans m'avoir promis de me rendre visite.

Je n'allais plus aux séances d'orthophonie, je m'étais accroché avec Delphine. J'en avais plus qu'assez de devoir répéter les mêmes exercices, de faire les mêmes grimaces ; d'autant plus que j'avais considérablement récupéré, le seul problème étant d'arriver à contrôler mes émotions, à maîtriser ma respiration.

J'étais bon pour une reprise de ces sempiternelles mêmes laborieuses séances de kiné., qui me permettaient de prendre progressivement appui sur ma jambe droite, mais j'avais une

peur panique de la canne. Il faut dire que j'avais été tellement échaudé...

Les semaines se succédèrent...

Un matin, le remplaçant du docteur Boucan me dit qu'il allait alcooliser le nerf radial de mon bras droit. Je passai un sale quart d'heure. Cependant mon bras retrouva une souplesse vraiment évidente. J'étais heureux de ne plus voir ni ma main, ni mon poignet se tétaniser dès que je prenais appui ou que je fournissais le moindre effort. En revanche, je ne savais pas que l'alcool provoque des douleurs lancinantes et pendant trois semaines je fus au supplice, n'arrivant pas à trouver le sommeil.

J'eus la visite de Carlo. Il s'était inscrit dans un club d'aéromodélisme et il m'a raconté, qu'à cause de sa main gauche toujours un peu faiblarde et maladroite, il lui arrivait fréquemment d'abîmer ses modèles réduits.

Mélodine vint elle aussi me voir, nous sommes allés déjeuner au restaurant.

Un beau jour, j'eus l'idée de porter mes lentilles de contact jetables hebdomadaires que j'utilisais du temps de « ma splendeur ». Il est bien difficile de se tripatouiller le globe oculaire avec une seule main, cependant je persévérais. J'avais le sentiment de revivre, je voyais nettement mieux et, plus que tout, je n'arborais plus ces verres épais qui m'ont toujours complexé.

Je fis la connaissance de Stéphanie, une aide-soignante stagiaire, elle était très jolie et nous nous liâmes d'amitié. C'est ainsi que je ne vis pas défilier les mois.

Ma sortie fut programmée pour le 15 septembre.

J'avais rencontré Françoise qui était chef d'escale à Air France, nous devions partir le même jour. La veille, nous décidâmes d'aller prendre un verre au port d'Hyères après dîner. La soirée fut magique et après être rentrés en taxi, nous assistâmes à une éclipse de lune, spectacle splendide en

ravissante compagnie. C'est à contre cœur que je pris congé d'elle tard dans la nuit...

Je passai la matinée à faire mes derniers préparatifs de départ. En début d'après-midi, une ambulance vint me chercher...

C'est avec une immense appréhension que je quittai tout ce petit monde qui, pendant de longs mois avait partagé ma vie, m'avait soigné, soutenu. Après être revenu à la vie, après avoir réappris tous les gestes de la vie quotidienne, dans un univers clos, confiné, protégé, je me trouvai comme lâché parmi les loups, dans la meute.

Je me retrouvai chez mes parents, dans la chambre de mon enfance. Une lettre de Françoise m'attendait, qui me souhaitait un bon retour au sein de ma famille. J'en fus surpris, troublé. Cela me faisait du bien de savoir que l'on pensait à moi.

Puis, au bout de trois mois, mon père me dénicha un studio dans l'immeuble voisin de celui où il vivait. J'y emménageai.

Malgré les séances quotidiennes de kiné. et d'orthophonie, il me faudrait me trouver des occupations, avoir des centres d'intérêt sans quoi je me voyais mal parti... Je me sentais déboussolé, déphasé dans ce monde qui n'est fait que pour les valides où le moindre de mes déplacements me coûtait terriblement.

« Tout « Ce fut » est fragment et énigme et épouvantable hasard – jusqu'à ce que la volonté créatrice dise : « Mais je l'ai voulu ainsi ! » »¹¹.

« Appris à l'École de guerre de la vie : ce qui ne me tue pas me fortifie »¹².

11. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, II, De la rédemption.

12. Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, Maximes et traits, 8.

VII

CINQ ANNEES PLUS LOIN

En avril 2001 je fis un séjour extrêmement éprouvant à Paris, de nombreux souvenirs sont remontés à la surface. C'est à la suite de ce voyage que j'ai éprouvé la nécessité absolue, incontournable, de me raconter.

Et ce retour écrit sur ma vie passée m'a fait un bien énorme. Cette forme d'auto-thérapie m'a permis d'y voir plus clair. J'ai eu, en l'écrivant l'impression de me débarrasser d'un poids, d'un fardeau, et, au bout d'un an, si je m'efforçais de terminer ce récit, c'était pour me défaire enfin de mes derniers oripeaux.

C'était le plan psychologique plus que le plan physiologique qu'il m'a fallu appréhender. C'est que, du point de vue physique, même si je n'ai cessé de progresser – toujours à doses « infinitésimales » – je n'ai pas eu d'alternative je devais faire le deuil de ce que j'avais été avant mon accident vasculaire cérébral et que, sur ce plan physiologique, j'ai donc dû faire table rase du passé, bien conscient que la nostalgie ne m'aiderait pas à faire avancer la machine.

Sur le plan psychologique, il me fallait me reconstruire, et là, on ne peut faire table rase du passé.

« Me reconstruire », Etre, cohabiter avec ce que j'avais été, car tel était le défi, la gageure que je devais relever, voilà la tâche à laquelle j'ai dû m'atteler. Un travail introspectif de longue haleine, comme toutes les épreuves que j'avais eues à endurer jusqu'alors. Une fois encore je me suis trouvé devant le fait accompli et, contraint, je n'ai pas eu d'autre choix que d'aller de l'avant.

J'avais appris le suicide de deux personnes de mon entourage :

Lors d'un coup de téléphone à Carlo, à l'occasion de la nouvelle année, sa femme m'annonça à mon immense stupeur, qu'il avait mis fin à ses jours ! Lors de nos conversations, il m'avait confié sa souffrance de ne plus pouvoir avoir de relations sexuelles, lui qui avait eu une vie intense. C'était suite à une tentative de suicide, qu'il s'était retrouvé hospitalisé avec moi. Sa disparition m'a profondément affecté, c'était vraiment un ami, un second père, il m'avait fait reprendre goût à la vie et je garderai à jamais la mémoire de nos folles parties de rigolade.

Laurence, une patiente de l'Archet, avait également mis fin à ses jours, elle avait, elle aussi, été opérée d'un angiome, tout comme moi à la différence près, qu'elle avait anticipé l'accident vasculaire. Elle s'était retrouvée hémiparétique avec des difficultés d'élocution. Elle avait une petite fille en bas âge et son mari l'avait quittée. J'ai le souvenir d'un être très courageux avec beaucoup de volonté.

Ces « tragiques événements », comme on dit, m'avaient amené à me poser de nombreuses questions d'ordre métaphysique. Et, bien que je n'ai pas trouvé de réponse (Mais y en-a-t-il une qui soit sûre ?), cela m'avait permis d'y voir plus clair. Ils m'auront donné la possibilité d'appréhender la mort.

J'ai pu faire fait mon examen de conscience, me mettre « en phase » avec moi-même et regarder la grande faucheuse droit dans les yeux, pour lui dire qu'elle ne me faisait pas peur mais que cependant, si elle voulait bien venir me cisailer le plus tard possible, je lui en serai infiniment reconnaissant.

Mes amis qui se sont donné la mort n'avaient-ils pas raison ? N'est-ce pas faire preuve de masochisme que de s'accrocher à tout prix à cette chipie de vie alors que nous sommes de passage sur cette foutue planète pour en baver car

il faut convenir que dans certains cas l'existence est tout simplement insupportable ?

Certes, si l'on est riche, beau et en bonne santé, la vie passera beaucoup mieux, mais malgré tout, on ne navigue pas dans ce bas monde sans « déguster » un jour ou l'autre. Et moi je peux dire que j'ai eu plus que mon lot de dégustation tout comme mes amis qui ont choisi « la libre mort »¹³. Et cette mort je la vois comme une délivrance, à tout le moins est-ce l'image que je veux m'en donner.

Mais en même temps j'aime assez la vie pour y tenir, preuve en est la façon dont je me suis presque désespérément accroché à elle durant mes mois d'hospitalisation en particulier. C'est pourquoi je profite de ce présent texte pour dire mes dernières volontés : que l'on inscrive en guise d'épithaphe sur mon urne funéraire :

J'y suis j'y reste !

Et puis, même mort, on peut continuer à vivre : j'ai bien fait rire mon médecin en lui demandant quelles étaient les démarches administratives à entreprendre pour faire un don d'organe, tout en lui précisant de prendre son temps, que je n'étais pas pressé d'avoir la réponse. Il est vrai qu'on y tient à ses organes, on s'y attache, mais enfin, plutôt que d'engraisser des vers et autres peu réjouissantes bestioles, autant donner une chance à son prochain.

Reste que, à bien y réfléchir, j'aimerais connaître le récipiendaire de mes morceaux de moi.

Je n'adhère à aucun de ces dogmes – croyances et autres fadaïses – pour lesquels les hommes se sont entredéchirés depuis la nuit des temps. Pour finir – quand je vois par où je suis passé, d'où je viens et comment j'en suis revenu, s'il fallait que je croie en quelque chose, ce serait assurément en ma bonne étoile. Cette bonne étoile qui m'aura guidé tout au

13. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, I.

long de ma vie, « par-delà bien et mal », dans mes choix et mes occasions à ne pas manquer pour être sûr de n'avoir aucun regret.

Intervenir, ne pas intervenir ? C'est ma bonne étoile qui m'a guidé quand j'ai pris la décision, l'heureuse décision, de ne pas me faire « emboliser ». Car, à n'en pas douter, je n'aurais pas supporté d'avoir des séquelles post-opératoires, et je me serais toujours demandé ce qu'aurait été ma destinée sans l'opération, C'est que, malgré la gravité de la pathologie, j'avais toujours gardé – les hommes gardent toujours – le secret espoir que ça ne peut pas arriver.

Et c'est grâce à Elle, ma bonne étoile, que, je dois bien le dire, le clamer, je suis revenu du diable vauvert. Je n'aurais pas vu de créatures enchanteresses, ni navigué dans des tunnels éclairés à l'hallucinogène, mais j'ai conscience d'avoir frôlé de bien près le point de non-retour et je dois une fière chandelle au professeur Grellier sans qui je ne serais pas de ce monde à écrire ces mots.

Et c'est aussi grâce à cette même étoile que je n'aurais jamais perdu espoir.

Bien plus, je crois que c'est encore elle qui a permis que mon hémorragie arrive, et arrive à point nommé. L'existence débridée que je menais durant les dernières années de ma « vie d'avant » ne pouvait pas durer et rendait cet accident vasculaire cérébral presque nécessaire. Je n'aurais pas pu trouver beaucoup plus longtemps la force de continuer à errer sans but, avec ce spectre me condamnant à l'immédiateté... sans aucun projet d'avenir possible, dans une quasi non existence, avec pour seul et unique réconfort l'amour, car dans mon malheur j'ai eu cette chance « énormissime » de n'avoir jamais été victime de la moindre petite crise avec mes amoureuses. Je n'ose imaginer ce qu'aurait été alors mon existence.

La survenue de mon « accident » m'aura permis de donner un sens à ma vie, d'envisager l'avenir, de m'y projeter enfin.

Et pour terminer, je dois avouer rétrospectivement que ma renaissance aura été une occasion de prendre une revanche sur ma vie, et cette occasion je ne l'aurais manquée pour rien au monde...

Cet avatar, m'aura donné une deuxième chance, il m'aura permis de me construire une philosophie, et même de découvrir une sagesse : la relativisation holistique. Passé le choc et le temps de mon progressif retour à la vie, j'aurai appris à relativiser en essayant de me situer, de situer mon malheur, mon infortune, dans la totalité de monde, de voir que ça aurait pu être bien pire, et plus que tout, de constater qu'il y a partout sur la planète de la souffrance et de la désolation toute aussi révoltante.

C'est cette théorie, cette sagesse, ma sagesse qui me permet de garder le moral contre vents et tsunamis, qui me fait avancer, c'est mon Prozac.

Ouvrons nous aux autres, ne nous appesantissons pas sur notre sort et, en cas de difficulté, allons constater plus grand malheur, pour réaliser que nous ne sommes pas seuls à être dans la panade.

Et ça marche...

J'ai donc voulu repartir à zéro, faire table rase du passé. Mais il ne suffit pas de le vouloir pour oublier. En réalité on ne peut pas tirer un trait sur sa vie passée, et c'est le grand tiraillement auquel j'ai dû me confronter, car il était vital pour moi que je fasse abstraction de mon ancienne vie pour ma reconstruction psychologique, tout en étant conscient que cela relevait du domaine de l'impossible. C'est qu'il y a des pensées auxquelles il est bien difficile d'échapper, et surtout des rêves qu'il est bien impossible de contrôler. Heureux les insomniaques !

J'aurai eu deux vies en une – ce qui n'est pas donné à tout le monde – car, c'est un fait, je ne peux pas occulter l'ancienne. Je me suis donc fait une raison, je me suis résigné

à ces flashes « revenésiques » qui me titillent l'esprit, flashes qui ne manquent pas d'un côté agréable mais qui sont terriblement envahissants. Avec le temps, on s'y fait, au même titre que l'on oublie ses souffrances passées pour ne garder que les bons souvenirs. La faculté d'adaptation que possèdent notre organisme et notre psychisme est proprement stupéfiante. Bien souvent, nous l'ignorons, nous n'en avons pas conscience.

« Dans ma vie d'avant », j'éprouvais un cruel manque, le sentiment de passer à côté de l'essentiel : la profondeur. Rétrospectivement je me rends compte que je me leurrerais, allant toujours au plus facile par instinct de préservation sans doute.

Mes épreuves auront été pour moi des occasions d'en venir à de vraies valeurs et elles m'auront forgé un caractère, j'aurai appris à être fataliste. (Il faut dire que là-dessus, j'avais de l'entraînement, j'étais rôdé, ayant passé toute mon adolescence dans l'attente de crises d'épilepsie plus ou moins violentes...).

Aujourd'hui, ce que j'ai gagné en ne vivant plus avec la hantise de ce spectre hémorragique et en ne prenant plus ce traitement contraignant, ce que j'ai capitalisé au sens noble du terme avec la force de caractère que m'a conférée mon épilepsie, avec ma capacité d'adaptation avant l'heure, et avec ma sagesse accumulée depuis mon apocalypse compense largement ce que j'ai pu perdre en autonomie.

Chouette ambivalence !

Ici encore : relativisation : rien n'est tout noir ou tout blanc et c'est ce que j'essaie de démontrer, c'est ce que j'essaie de vivre.

*

Je lisais peu du temps de ma splendeur. Et je me rends compte que j'ai failli passer à côté d'un grand plaisir, que dis-

je, d'un plaisir essentiel : quoi de plus savoureux que d'être plongé dans un roman qui vous absorbe et vous entraîne si bien que vous n'avez d'autre désir que d'en connaître le dénouement et quoi de plus enthousiasmant que de découvrir, chez un philosophe comme Nietzsche, des réflexions qui vous permettent de prolonger vos idées, de les contredire parfois, de les confirmer d'autres fois et toujours de les approfondir.

Lire pour apprendre, lire pour s'évader, lire pour comprendre le monde qui nous entoure, lire pour se comprendre, lire pour combler toutes mes lacunes... Car j'ai pu réaliser combien, avec ma seule année de faculté après le bac, je suis resté ignare dans bien des domaines (je dois reconnaître, d'ailleurs je l'ai déjà dit, que je n'ai pas fait beaucoup d'efforts alors pour profiter de l'enseignement dont je bénéficiais).

Et quand je vois les heures que je consacre aujourd'hui à la lecture et que je pense à mon réveil de coma, où j'étais à peine capable de fixer mon attention, je suis sidéré par ma progression, par mon évolution intellectuelle. Il y a de quoi en avoir le vertige.

Quand je constate l'état de notre société, je me satisfais du sens que j'ai donné à ma vie. Nous marchons vraiment sur la tête. Quel sens peut bien avoir ce monde globalisé, cet argent roi, le cynisme de ces dirigeants de multinationales délocalisant dans le seul but d'un profit croissant pour satisfaire leurs actionnaires. C'est un monde de libellules qui risque de s'auto-ingérer, une société aveugle, sans repères. La porte ouverte aux fanatismes de tous poils. Je me fais du souci pour les générations futures, pour mon Romain.

Je garderai toujours gravé dans ma mémoire, le souvenir de ce petit homme allongé tout contre moi à l'hôpital Pasteur. C'est en grande partie pour lui que je me suis accroché.

Souvent, je pense au merveilleux de la création. Cette alchimie qui s'opère pour aboutir à des êtres si parfaits. Quoi

de plus beau qu'un bébé. Je m'extasierai toujours devant ces anges à l'esprit vierge de toute pensée malfaisante.

Et l'amour, dans toute mon apocalyptique et apoplectique histoire, dans mon Odyssée ?

Dire que j'avais cru ne plus pouvoir aimer. Six mois après ma sortie définitive de l'hôpital, j'ai fait la connaissance de Marie qui m'aura fait reprendre goût à la vie. Je mis du temps à me rétablir de cette magnifique relation qui devait durer six mois.

Puis, j'ai rencontré Martine, un être éblouissant, une exceptionnelle cavalière de concours. Ce fut une relation passionnelle d'un an et demi, dont la fin fut tumultueuse, mais de laquelle je serai ressorti grandi avec cette sensation d'avoir franchi encore un cap dans ma quête vers la sérénité...

Nous avons partagé le quotidien pendant plus d'un an avec Véronique et je dois dire que ça n'aura été que du bonheur, de la douceur et tout plein de tendresse¹⁴. Puis il y eut, une merveilleuse artiste peintre... Cela m'est si essentiel d'aimer.

Je reste discret sur mes relations amoureuses, je ne m'étends guère, par pudeur, par respect pour les femmes que j'ai aimées, toujours avec passion et qui m'auront aidé par leur amour, à avancer et ainsi, devenir ce que je suis.

Mais c'est aussi que les mots nuisent à l'extase¹⁵, comme le disait magnifiquement Claude Nougaro dans sa chanson, *Avec les Anges*.

Vers la fin des années cinquante, j'étais amoureux d'une chanson. Voulez-vous que je vous la chante ? Soyez sympa ! Ne m'dites pas non !

14. Véronique a depuis publié dix nouvelles, dont une où elle raconte très joliment notre relation, sous le titre *La Fugue amoureuse*.

15. Quelle aubaine pour Patrice, l'ancien aphasique encore un brin bredouilleur.

La musique est de Marguerite Monod, les paroles de Breffort. J'aimerais les avoir écrites, mais les chanter, c'est mieux encore.

Refrain :

Y'a rien à s'dire

Y'a qu'à s'aimer

Y'a plus qu'à s'taire

Qu'à la fermer

Parce qu'on fond les phrases

Ça fait tort à l'extase

Quand j'vois tes chasses

Moi ça m'suffit pour imaginer l'paradis

J'me débin' c'est étrange.

La pratique du jeu d'échecs n'est rien d'autre que la représentation à échelle réduite de notre monde.

Garry Kasparov

Si tu as le vice j'essaierai de prendre le tournevis pour te mater.

Morrabora

Eloge du noble jeu d'échecs¹⁶

C'est un professeur de mathématiques qui m'avait initié quand j'étais en sixième, et, depuis, la passion ne m'a jamais quittée. À l'époque les échecs ne connaissaient ni la médiatisation ni l'engouement actuels et les partenaires ne couraient pas les rues.

Durant toute la première partie de ma vie jusqu'à mon hémorragie cérébrale, je n'ai joué qu'en dilettante, juste pour le plaisir de manipuler les pièces, à mille lieues des arcanes et autres subtilités des clubs d'échecs.

Lors de mon hospitalisation, période qui a duré presque deux ans, j'ai passé des heures et des heures à jouer quotidiennement sur mon échiquier électronique dont j'avais fait l'acquisition à Paris, cinq années plus tôt.

C'est une chance pour moi, de vivre à l'époque de l'avènement de l'informatique, sans échiquier électronique je n'aurais certainement pas eu l'occasion de pratiquer ce jeu, rares étant les patients sachant jouer. Cela m'aura permis de solliciter mes méninges soumises à rude épreuve et, plus que

16. Je ne pouvais pas achever mon histoire de vie sans ce témoignage de ma gratitude envers ce jeu magique qui m'a toujours accompagné, ce sport pour l'esprit qui aura beaucoup contribué à ma renaissance.

tout, de combattre l'ennui, la monotonie par la pratique assidue d'une activité vraiment passionnante.

À ma sortie définitive de l'hôpital en septembre 1996, je me suis mis en quête d'un club proche de mon domicile.

Et je rappelle que, lors de mon accident vasculaire cérébral, je revenais de m'inscrire à mon premier club d'échecs à Antibes. Et voilà que, deux ans plus loin, je franchissais le seuil du club de Cagnes-sur-mer, bien décidé cette fois-ci à amortir ma cotisation.

Ironie du sort, signe du destin, ou est-ce mon Karma qui me lie inextricablement à ce jeu.

C'est un petit club d'une quarantaine de membres qui me firent un accueil chaleureux.

À l'époque, je marchais à peine et j'avais un clou dans le col du fémur à la suite de la fracture, survenue quatre mois plus tôt, qui m'avait obligé à prolonger mon séjour à l'hôpital. Cette ferraille qui me faisait atrocement souffrir. Etais-je un brin masochiste ou alors follement passionné ?

Je déchantai, je descendis bien vite du piédestal où je m'étais bien présomptueusement placé tout seul. C'est une chose que d'accrocher un modeste échiquier électronique et de mettre des raclées à des joueurs profanes, c'est une tout autre affaire de se confronter à des joueurs de club ; et j'ai vite compris ma douleur. Ce fut un choc.

J'entendais utiliser des termes techniques inconnus du commun des mortels, je les voyais appuyer frénétiquement sur des espèces de réveils matin bicéphales.

J'étais fasciné, en les observant, par la promptitude inouïe avec laquelle les joueurs décidaient de déplacer leurs pièces. Je dois dire que je fus abasourdi et quelque peu décontenancé.

J'entrevois le long apprentissage qu'il me faudrait suivre pour avoir une toute petite maîtrise du jeu. Rien qu'une toute petite maîtrise.

Mais Paris et Lutèce ne se sont pas bâties en un jour et il m'en aurait fallu certainement plus pour me décourager d'autant plus que la majorité des joueurs sont des passionnés et que le virus a tôt fait de se propager.

*

Je fis l'acquisition d'un ordinateur et bien vite j'achetai un logiciel d'échecs. Ainsi débuta mon apprentissage.

Un peu de théorie, beaucoup de pratique et des centaines et des centaines de mauvais coups. Mais j'étais motivé et ce jeu a ceci de fascinant que, quel que soit son niveau, le joueur, prendra plaisir à jouer, à manipuler les pièces ; ce contact charnel avec les pièces de bois est envoûtant.

Je me familiarisais rapidement avec le maniement de la pendule, mise à la gauche du joueur qui a les pièces blanches. Bien entendu, ne pouvant me servir de mon bras droit, je demandai aux joueurs, qui ne me firent aucune difficulté, d'intervertir la place de l'horloge à deux têtes.

Durant les tournois, on doit obligatoirement noter les coups, de manière à pouvoir rejouer les parties. J'étais malheureusement droitier dans ma vie antérieure et « malàgauche » par surcroît. Je fus exempté de notation.

J'étais dans le bain, immergé jusqu'au cou et mes premières parties furent très vite expédiées quand elles ne tournaient pas au carnage, à la boucherie. Cela ne faisait rien, j'étais bien décidé à m'accrocher, à persévérer et puis c'est dans la défaite que l'on tire les leçons pour les victoires futures.

J'eus droit à un classement de 1499 élo¹⁷.

17. Ainsi désigné du nom de son inventeur. Tous les ans, après de savants calculs entre les parties gagnées (1 point), les parties nulles (1/2 point) et les défaites (0 point), on secoue bien fort et le nouvel élo est arrivé ; un peu comme le Beaujolais.

En plus des nombreuses heures passées devant mon ordinateur à me confronter au logiciel, je consacrais du temps à la lecture pour le moins ingrate et abrutissante d'ouvrages de théorie dont j'avais fait l'acquisition.

Si l'ordinateur s'avère être un compagnon de jeu indéfectible, il ne remplacera jamais l'humain, j'étais frustré de ne pouvoir jouer que deux après-midi par semaine. Je me mis en quête d'un partenaire.

Un beau jour, ma mère qui est joueuse de bridge, me dit qu'un membre de son club était tout disposé à venir le jeudi après-midi afin de disputer des parties avec moi.

Monsieur Rost, professeur d'allemand à la retraite vint.

J'ai fait d'énormes progrès à son contact, c'est un très bon joueur, très pédagogue et je me rappelle que les premiers temps, il venait avec des livres de théorie en allemand afin que nous étudions les débuts de partie, apprentissage essentiel car du début dépend le bon déroulement de la suite du combat.

Il y en a des tas de débuts de parties, d'ouvertures, une foultitude, une montagne, aussi les joueurs doivent-ils en connaître quelques-uns sur le bout des doigts (pour moi, je le signale au passage, le bout des doigts de la main gauche...). C'est que les ouvertures, suivant que vous jouez le pion du roi, celui de la dame ou celui du fou, qui sont les débuts de parties les plus couramment joués, apporteront des perspectives d'attaques ou de défenses différentes, et en nombre infini car ce jeu a ceci de magique qu'il ne peut y avoir deux parties semblables, c'est une découverte incessante, un plaisir de tous les instants.

Les joueurs, en fonction de leurs préférences, de leurs sensibilités naturelles, n'ont donc que l'embaras du choix ; ce qui ne les empêche pas de faire des crises d'anxiété et d'avoir des problèmes gastriques plus souvent qu'à leur tour.

Je me déplaçais avec beaucoup de difficultés et j'avais encore du mal à me faire comprendre, la fatigue accentuant

mes difficultés d'élocution. Mais il n'empêche que pour rien au monde je n'aurais manqué les deux après-midi d'ouverture du club, le mercredi et le samedi.

La concentration extrême, pour jouer (bien souvent un mauvais coup), pour ne pas oublier d'appuyer sur la pendule, et ces douleurs dans le dos du fait de mon côté droit paralysé, tout cela me faisait vivre un véritable enfer les premiers temps. Mais la passion du jeu était la plus forte.

Au vu de mes énormes difficultés pour me mouvoir, je n'avais pas d'autre choix que de rester assis à ma table avec ce satané clou dans le fémur qui me faisait de plus en plus souffrir au fil des heures. Je ne pouvais donc pas aller regarder les champions en découdre entre eux. Je m'en fis une raison et pendant que les autres joueurs une fois leurs parties terminées, allaient observer tout à loisir les différentes phases de jeu du combat des « cadors », je restais assis à ma table, dans mon coin et je pris l'habitude de lire en attendant que l'on vienne me chercher pour, une fois arrivé à mon studio, m'écrouler d'épuisement dans mon canapé.

Je calculais, j'attaquais, je défendais, je jouais des coups d'attente, si bien qu'au bout de quelques heures, j'avais la tête comme au bord de l'implosion. Je conviens, rétrospectivement, qu'il fallait une certaine dose de masochisme, car en plus de la tête, mon corps était au supplice, avec des douleurs dans le dos, dans la hanche et à la cheville à cause d'une attelle inconfortable.

Mais il faut bien sûr relativiser : je revenais de l'Enfer, ces douleurs étaient bien peu de choses, au regard de ce que j'avais traversé et j'étais trop heureux de voir du monde, de me déplacer, même si c'était avec d'énormes difficultés, trop heureux de « Vivre » après avoir frôlé la mort.

Nous ne nous rendons pas toujours compte de la chance que nous avons de nous trouver sur nos deux jambes, d'être libres de nos mouvements. Mais les deux ans d'hospitalisation que j'avais subis me permettaient, à moi,

d'en avoir pleine conscience. Une telle aventure vous change un homme, c'est une terrible leçon de vie dont on ne ressort pas indemne. Aussi, plutôt que d'éprouver de la compassion pour ceux qui vivent une telle épreuve, qui souffrent dans leurs corps, dans leurs chairs, j'ai envie de leur rendre hommage.

J'ai rencontré des êtres fantastiques, au regard des leurs mes souffrances, pourtant sans nom, étaient bien peu de choses... Je repense par exemple à ce patient adulte de Renée Sabran qui était dans la chambre à côté de la mienne. Il venait passer là un mois tous les étés, depuis de nombreuses années, en vacances en somme. Cet être extraordinaire était aveugle, sourd et muet, il descendait seul à la plage le matin et l'après-midi pour se baigner sans aide. Il communiquait avec le personnel soignant en leur écrivant les mots avec son doigt dans la paume de leur main.

Petit à petit, j'assimilais les principes de base, je repérais les grossières erreurs à ne pas commettre, pour résumer, les commandements du joueur d'échecs : j'étudiais les ouvertures, les stratégies proposées par les manuels.

Mais je pris mon indépendance, je me démarquais des autres joueurs (je dois avouer que j'aime bien sortir des sentiers battus, ma vie entière est là pour l'attester) car, notamment concernant les plans je me montrais vite assez réticent. Tous les manuels d'échecs nous parlent de plans, il faut prévoir une stratégie, élaborer une tactique. Mais il suffit de penser que notre antagoniste lui aussi fait un plan, avec de la technico-tactique toute aussi élaborée, pour réaliser que l'on a toutes les chances de rester en plan de notre joli plan. Et ces ouvrages, bien souvent écrits en anglais, étaient plus qu'ennuyeux, rébarbatifs. Non décidément, je n'avais pas envie de me farcir la tête avec de la théorie. Mon parti était pris, j'aurai une approche empirique, voire violente dans mes combats futurs sur l'échiquier

J'ai pu observer et étudier tout à loisir les joueurs durant les compétitions du fait de mon état statique et je proposerai d'instituer une nouvelle discipline, un nouveau chapitre de psychologie comportementale : l'échiquéologie avec son corollaire l'échiquéothérapie.

On peut, au vu de leur façon de jouer, faire toute une classification, toute une caractéologie des joueurs d'échecs. Il y en a pour tous les goûts, du kamikaze furieux à celui qui se réfugie en défense derrière sa ligne Maginot en béton désarmé, de celui qui aime la complication à l'expéditif qui va échanger ses pièces ou les sacrifier avec l'objectif d'atteindre rapidement la fin de la partie.

Mais, s'ils ont des attitudes diverses, tous les joueurs d'échecs ont en commun d'être des passionnés. Ce qui vaut mieux pour eux car certaines parties de tournois peuvent durer plus de six heures.

Je dirais également que le joueur est superstitieux dans la grande majorité des cas et de mauvaise foi, car il a toujours une bonne excuse pour expliquer sa défaite.

L'envie de vaincre par tous les moyens, de gagner à tous prix, conduit certains, bien loin de l'esprit chevaleresque de ce noble jeu, à toute une stratégie de « triche » très élaborée. J'ai été témoin, voilà une dizaine d'années, lors du tournoi de Nice à l'hôtel Radisson, de l'expulsion d'un joueur italien surpris en flagrant « délire », la main dans le sac avec un ordinateur en braille. Le juge arbitre trouvait étrange de le voir sans cesse plonger la menotte dans sa besace.

D'autres encore pratiquent toute une stratégie d'intimidation, bien souvent avant la partie.

On frise parfois la pathologie ; il n'est besoin, pour s'en convaincre que de lire les récits paroxystiques de certains championnats du monde, ou d'aller constater les manies et les tics dont font preuve bien des champions dont certains ont d'ailleurs effectivement sombré dans la folie.

L'être humain a besoin de se raccrocher à quelque chose pour oublier sa condition précaire, à des croyances, des fétiches... que sais-je encore, à moins que ce ne soient des branchages.

Les enfants sont attirés par ce jeu, ils ont tôt fait d'en assimiler les principes de base avec leur cerveau en éveil sans cesse en ébullition, ils absorbent de manière déconcertante une somme astronomique d'informations, en l'occurrence la théorie du jeu.

Ils sont adorables durant leurs tournois, je me régale au spectacle de leurs mimiques, de leur candeur et déjà cette envie de gagner, quand ce ne sont pas les chaudes larmes pour une partie perdue.

Quand je vois, lors des tournois de petiots, des parents houspiller leurs gamins parce qu'ils ont perdu une partie, j'en suis révolté. D'autant plus que la plupart du temps, ces parents ne jouent pas eux même ou s'avèrent de piètres compétiteurs. Freudien cette histoire !

Et après, ces mêmes parents s'étonneront quand, en pleine crise d'adolescence, leur rejeton enverra tout balader pour se consacrer à la pratique du bilboquet ; activité fort noble au demeurant.

Moi, j'aurais résolu le problème, l'enseignement du jeu d'échecs à mon fils adoré m'aura permis de régler son complexe œdipien par rois interposés.

Je lui ai appris le maniement des pièces dès son plus jeune âge. Je ne l'ai jamais forcé et j'ai toujours abordé la pratique du jeu de façon ludique.

C'est un malin mon Rominou et il avait obtenu des résultats dès ses premiers tournois, voilà cinq ans.

Et maintenant, c'est qu'il m'accrocherait l'insolent !

Ce jeu est très formateur, j'ai expliqué à Romain qu'il fallait savoir perdre, même si ça ne fait jamais plaisir, de même avoir de la considération pour son adversaire, lui serrer la main avant et après le match.

Depuis quelques années, mon fils adoré préfère se consacrer à la musculation des pouces. Ah les manettes de jeu ! A n'en pas douter, d'ici quelques temps nos docteurs Folamours vont proposer une greffe, d'un sixième doigt ! Mais je ne me fais pas de souci, dans quelques années il y reviendra à la pratique du Noble Jeu.

*

Mon cerveau me surprendra toujours.

A présent le redresseur de tordu au corps bancal, l'ex « arrestateur » d'escroc dans une agence bancaire parisienne, arrive à se souvenir de ses parties à la manière dont un musicien peut connaître par cœur ses partitions. Je suis capable de me remémorer les parties et les innombrables phases de jeux disputés il y a fort longtemps.

Et ça se sera fait tout naturellement. Patience et longueur de temps, volonté et travail ; pour progresser au jeu d'échecs il n'y a pas à tergiverser, ni à barguigner, il faut jouer et rejouer, encore et encore, enchaîner les phases de jeu, un peu à la manière d'un musicien faisant ses gammes.

Ce dont un cerveau est capable est absolument stupéfiant, inouï. Et ce qui se passe dans mon cerveau n'est rien au regard de ce que je vois réaliser dans ceux de certains champions.

Car s'il est relativement aisé pour tout amateur passionné de club, de rejouer mentalement des phases de jeu, c'est une tout autre paire de manches et autres bas de contention de se livrer à la pratique du jeu à l'aveugle et en simultanée comme certains grands champions le font au cours d'exhibitions durant lesquelles, assis, avec un bandeau sur les yeux, face à plusieurs joueurs, ils dictent leurs coups à un assistant qui se déplace d'échiquier en échiquier. Et l'on voit ces adversaires abandonner les uns après les autres, dégoûtés. Si je me souviens bien, le record doit être d'une quarantaine de parties à l'aveugle jouées simultanément. Le cerveau compartimenté

en quarante échiquiers, sidérantes les prouesses de ce super calculateur !

Certes, on ne rencontre jamais deux fois la même partie, mais il en va du jeu d'échecs comme de la vie, dans les échecs aussi, il y a de l'éternel recommencement. A force de jouer, une fois acquis tous les paramètres de base, les fondamentaux, on rencontre des phases de jeu familières ne réclamant qu'un effort de réflexion minimum, ce qui permet de se consacrer à l'élaboration de stratégies plus fines et plus approfondie pour la suite du combat.

Personnellement, je me laisse alors aller à l'inspiration du moment, je joue comme instinctivement, comme « au pif » (même quand j'ai le "rhube") et pendant que je vois certains joueurs faire d'intenses efforts de concentration, certainement pour se remémorer ce qu'aurait joué tel joueur illustrissime dans telle ou telle situation, les coups me viennent naturellement ou presque. Telle est mon approche du jeu : un minimum de prise de tête pour un maximum de plaisir... Le plaisir sans les contraintes, tant qu'à faire ! Ainsi, à la différence de la majorité des joueurs qui connaissent par cœur le nom des ouvertures, je confesse qu' hormis les principales, je suis souvent bien incapable de citer le nom de celles des célèbres grands maîtres inconnus que je peux pratiquer.

Je sais, c'est contraire à l'orthodoxie, mais je perds beaucoup moins de temps en réflexion, les coups me viennent comme instinctivement. J'aime à dire que, pendant que les autres se farcissent la tête, j'ai l'esprit plus libre et je peux mieux me concentrer sur la tactique et les combinaisons. Dernièrement un joueur me disait que j'avais un jeu imprévisible, ce qui m'a fait un plaisir énorme.

Récemment – lors du tournoi de Cagnes sur Mer 2005 – j'ai mis en pratique le gambit Taliban¹⁸ : quatre pions

18. Un gambit, faut-il le préciser, étant un sacrifice de pion dans l'ouverture, ce qui confère un avantage de développement.

sacrifiés et un cavalier mis en charpie pour la victoire à la clé. Je reconnais avec humilité que la méthode était sujette à caution, mais j'étais têtue comme un bourricot. Je tâtonnais, je me plantais encore et encore, jusqu'à ce que je trouve la solution, le meilleur coup par moi-même.

Il est vrai que je n'hésite pas à sacrifier des pièces, ce qui me donne la possibilité de créer des déséquilibres, moi le « de guingois », et je rigole intérieurement à la vue de certains joueurs s'attachant à leurs pions à la manière de petits épargnants thésaurisant leur pécule. J'aime le beau jeu, le « panache »... Certes, je ne suis pas aussi précis qu'un joueur qui connaît par cœur ses ouvertures, mais je fais la différence bien souvent en milieu de partie. Je suis un adepte des jeux embrouillés, des situations compliquées où je tire généralement mon épingle du jeu.

Mais plus que tout, je prends un malin plaisir à entendre les réflexions de mes adversaires qui se lamentent d'avoir perdu leur partie.

Il me vient une idée : les champions du siècle dernier ont laissé une foulditude de traités sur leurs systèmes de jeu, quand ils n'auront pas attribué leurs noms à leurs ouvertures favorites passant ainsi à la postérité. Si j'écrivais mon traité sur mon gambit, le gambit Taliban ?

Pas un, ni deux, ni trois, mais quatre pions sacrifiés d'entrée de jeu, ce serait du plus bel effet ; mais un peu suicidaire tout de même...

Je joue sur Internet contre des joueurs du monde entier.

Un pseudonyme est nécessaire pour l'inscription sur les sites. Et je dois confesser que je n'ai pas résisté à l'envie d'en profiter pour placer un de mes jeux de mots tarabiscotés... D'une part, je suis un fervent adepte du Gambit Morra¹⁹. Par ailleurs, à l'époque de mon inscription, les médias nous

19. Du nom de Pierre Morra qui a joué au club de Nice et laissé un manuel qu'il a donné à Monsieur Rost qui vient jouer avec moi le jeudi.

abreuvaient d'informations sur la traque du méchant Ben Laden sensé avoir trouvé refuge, aux confins de l'Afghanistan, dans des montagnes qui répondaient au doux nom de Tora-bora. Je combinai les deux noms me voulant subtil comme Pierre Morra et téméraire, à la limite suicidaire, à la manière d'un taliban, je m'inventais donc le pseudonyme (le « pseudo. ») « Morrabora ».

Voilà trois ans que je sévis sur plusieurs sites Internet. Cela m'aura permis de rencontrer un plus large éventail de joueurs et d'étoffer ma palette de jeu. De plus, je peux voir tout à loisir les champions ferrailer entre eux en parties rapides et depuis peu de temps, nous pouvons assister aux tournois internationaux et aux championnats du monde.

Le classement fluctue, et, à partir d'un certain stade de performance, un classement confère un titre international à vie. Beaucoup de joueurs attachent une grande importance à leur classement élo. Certains seraient même prêts à tout pour des élos supplémentaires. Voilà quelques dizaines d'années, des joueurs allaient dans les pays de l'ex Bloc de l'Est troquer de bons résultats contre des espèces sonnantes et trébuchantes. Le poids de l'argent, le choc des Ego.

Quant à moi, et à la différence de la majorité des joueurs, je n'y attache qu'une importance toute relative, *fluctuat nec mergitur*, je me contente de flotter tel un bouchon sans sombrer dans le marigot des élos.

Mais je m'efforce d'engranger des applaudissements. Sur Internet, il y a une fenêtre réservée à cet effet ; lorsqu'on a joué une jolie partie, s'il est beau joueur, l'adversaire applaudit pour féliciter et remercier de la belle partie ; en revanche, ils sont nombreux les mauvais joueurs à m'insulter copieusement.

Cela étant dit, à l'heure actuelle mon classement élo se situe aux entournures des 2000 élos cependant j'accroche souvent des joueurs bien mieux classés.

Quand je vois certains pathétiques se rendre malade, faire des « dépressions nerveuses » pour une partie perdue, je me demande si nous vivons sur la même planète.

Qu'ils ouvrent les yeux, qu'ils regardent autour d'eux saperlipopette, ce n'est qu'un jeu, il y a suffisamment de malheurs de par le monde !

Je les inviterais volontiers à aller faire un tour dans un centre de rééducation fonctionnelle pour relativiser leur piteuse défaite.

Moi, qui sait ce qu'on vit dans ces centres, et face à la misère et à la douleur grandissantes de notre monde, je suis plutôt fair-play, si je perds, je n'en fais pas tout un plat, à plus forte raison si j'ai joué une jolie partie avec le sentiment d'avoir donné le maximum. En revanche rien ne me fait plus enrager que de commettre des erreurs grossières, ce qui est de plus en plus rare et dans ces cas je ne m'en prends qu'à moi-même.

Mais ce qui pour moi compte plus que tout c'est l'ambiance amicale, chaleureuse qui règne au club de Cagnes-sur-mer, il fait bon y jouer... Contrairement à celle des autres clubs qui axent tout sur la compétition, l'atmosphère y est nettement plus conviviale, avec un petit noyau d'irréductibles dont votre narrateur.

Dans les premiers temps de ma fréquentation de ce club, je me contentais du minimum syndical « élocutoire », mais j'ai fait d'énormes progrès sur ce plan et je peux désormais faire des commentaires sur les moments cruciaux, mais cela lors des parties amicales ou bien à la fin des tournois dans les salles d'analyse car pendant le déroulement des parties officielles, le motus et bouche cousue est de rigueur. Ces discussions donnent lieu à de véritables joutes oratoires, toujours amicales, et je suis le premier à plaisanter et à commenter les phases de jeu des autres joueurs, bien souvent en les chambrant gentiment. Eux aussi d'ailleurs se plaisent à se moquer de moi, de mon approche un peu originale du jeu

qui tend à me singulariser, de mes « gambits à la noix » et de mon jeu à l'emporte-pièce. Ainsi, Thorsten, une encyclopédie des ouvertures à lui seul, m'a un jour traité de « Joueur de plage ». Mais, ces saillies sont toujours proférées sur un ton amical, et je dois confesser que ces taquinerie me plaisent, elles me motivent et bien souvent je suis le premier à les provoquer.

La pratique du jeu d'échecs aura largement participé à ma reconstruction, à ma renaissance. C'est pourquoi je formule un vœu : que dans tous les centres de rééducation trône, dans chaque salle de loisirs, le Roi des jeux.

Aussi, si vous voyez un jeu d'échecs, je vous inviterai à vous approcher et à vous laisser envoûter, vous verrez, vous ne le regretterez pas. Je vous promets un plaisir constant toujours renouvelé pour un minimum de contraintes. Mais plus que toute autre chose, bougez votre cerveau, secouez le bien, il n'attend que ça et vous n'en serez que plus épanouis.

Ainsi parlait Morrabora

Morrabora avait mis à profit sa longue période de convalescence pour étudier les hommes, leurs philosophies, leurs histoires, leurs religions, le sens de la vie plus généralement... Et, comme il se livrait à de rudes combats sur l'échiquier, la pratique assidue de ce jeu de l'esprit avait affûté et aiguisé sa perception de l'existence, son esprit critique, à la façon d'un sens supplémentaire. Aussi avait-il acquis une certaine sagesse.

Au cours de ces années d'intenses réflexions prolongées, il avait préféré se faire sa propre vision de l'existence, ce n'est pas en allant chercher des maîtres à penser, mais en étudiant dans son coin, à sa guise, comme il le faisait pour la pratique du jeu d'échecs, qu'il avait voulu comprendre le drôle de monde qui l'entourait, car, avant toute chose, Morrabora voulait être libre.

Il avait compris, mais un peu tard, que ce qu'on lui avait inculqué n'est pas exact, que c'était-là des erreurs quand ce n'était pas des mensonges éhontés. Morrabora n'avait ni dieu, ni déesse, mais il ne révérait que Rois, Reines, Tours, Cavaliers, Fous et Pions.

C'est ainsi armé et caparaçonné qu'il décida un jour de faire la lumière sur les motifs qu'ont les hommes pour semer la division et le chaos, pour s'approprier les richesses matérielles et humaines à bon compte et à viles excuses, pour exploiter la crédulité des êtres et les asservir.

Et Morrabora réalisa et conclut qu'aujourd'hui, comme toujours et plus encore que toujours, l'homme est un prédateur pour l'homme, qu'il existe une poignée de richissimes décideurs illuminés qui nous manipulent sans scrupules dans les coulisses. Tout leur est permis. Et cette caste qui s'autoproclame « élite » institue depuis plusieurs

années le mensonge en vérité, la corruption en principe de gouvernance.

Et Morrabora conclut aussi que c'est notre liberté qui est menacée, y compris la liberté de nos consciences, notre liberté de penser qui chaque jour devient un peu plus précaire. Car nous sommes sans cesse trompés, influencés, par les médias qui, manipulateurs eux-mêmes manipulés, maintenus dans cette servitude volontaire dénoncée par La Boétie et remise au goût du jour cybernétique, robotique et transhumain.

C'est pourquoi Morrabora, habitué à voir arriver de loin, à anticiper, les attaques sournoises de ses adversaires au jeu d'échecs et à repérer oxymores, apories et paradoxes, s'étonnait de voir voler au secours des peuples, des Etats qui eux-mêmes étaient dans un même temps, la cause profonde de tous leurs maux. Dans la logique de sa sagesse prophylactique échiquéenne, il lui aurait semblé bien plus raisonnable, de prévenir plutôt que de prétendre guérir tout en maintenant les peuples secourus dans cette dépendance qui est la première cause de tous leurs maux.

Morrabora savait aussi, l'histoire le lui avait appris comme elle l'avait appris à nos gouvernants, qu'il n'est rien de tel que de bonnes guerres pour relancer les économies. Aussi se demandait-il si la soudaine volonté que manifestait l'empire d'exporter la démocratie chez les peuples opprimés dont le sous-sol regorge de richesses était vraiment aussi désintéressée qu'il le prétendait.

Et puis Morrabora savait – et cela, c'est le jeu d'échecs, représentation de la vie à échelle réduite, qui le lui avait appris – qu'il faut parfois savoir attaquer, trancher, jouer avec panache comme il le fait devant l'échiquier. Aussi était-il révolté de voir des conflits qui s'enlisent, qui s'éternisent, sèment malheur et désolation, du seul fait de la pusillanimité et de l'incompétence des tacticiens qui, bien souvent, mènent ces guerre par procuration.

Liberté de penser, de jouer aux échecs, d'essayer de faire de sa vie la plus belle partie d'échecs, tel était le souhait de Morrabora.

Et c'est aussi la vie qu'il souhaite à chacune et chacun de ses prochains. Aussi voulait-il en ces temps de tous les dangers, délivrer sa bonne parole.

Ainsi parlait Morrabora.

Lettre écrite au professeur Grellier neurochirurgien à l'hôpital Pasteur de Nice

Il est 4 heures du matin en ce lundi de Pentecôte et je me suis réveillé avec le fou rire.

Je venais de rêver de vous et vous étiez en train de me refaire « les conduits, la tuyauterie ».

Je participais à un tournoi d'échecs et j'avais battu l'ancienne championne d'Argentine. Après la partie, celle-ci m'a dit qu'elle n'avait pas vu venir le mat.

Il faut dire que j'étais dans la panade avec une pièce et deux pions de retard, alors j'ai tenté le tout pour le tout, l'attaque à tout va !

À une époque où Dieu tient le haut de l'affiche, permettez-moi de rendre hommage à mon re-créateur, sans lequel je n'aurais pas fait ce rêve et je ne me trouverais pas de ce monde en train d'écrire cette lettre nocturne.

Jun 2004

VII

MON RETOUR DANS LE MONDE DES VIVANTS OU COMMENT MA VOLONTE A DEPLACE DES MONTAGNES²⁰

Au sortir de l'hôpital je me demandais souvent comment j'allais bien pouvoir faire avec un seul bras, une seule main et si j'étais condamné à endurer des douleurs et des rhumatismes pour le restant de mes jours.

Eh bien, parti d'un véritable état de délabrement, j'ai peu à peu récupéré. Peu à peu car, dans mon affection plus que partout ailleurs, « patience et longueur de temps » dont le bon La Fontaine vantait les mérites sont nécessaires. Il fallait laisser à mon cerveau la possibilité de recréer ses connexions, de régénérer les cellules nerveuses détruites après l'hémorragie cérébrale et lors de l'intervention.

Mes douleurs, vives des premiers temps, se seront estompées progressivement.

En 2003, une petite opération permit d'enlever ce satané clou implanté par un chirurgien picador dans le col de mon fémur après ma fracture. Et, à la même époque, suite à la récupération progressive de la mobilité de ma cheville droite, on put me débarrasser de l'attelle qu'on m'avait fournie avant ma sortie (ma première sortie) de l'hôpital Sabran.

En 2011, victime de trois crises de cholécystite très réjouissantes, j'ai, par deux fois, atterri nuitamment aux urgences de l'hôpital. Une ablation de vésicule s'est avérée

20. Des Everest.

nécessaire face à l'évidente dysfonction et aux risques de complications graves que me faisait encourir ce petit organe.

Je m'étais fait une bile monstre au cours des trois mois qui ont précédé l'intervention car en allant consulter, sur Internet, les témoignages des nombreux malheureux opérés, je découvris que ceux-ci avaient été obligés de changer leur alimentation, ils ne pouvaient plus manger de gras et qu'ils souffraient de problèmes gastriques et autres fort embarrassants. Tant et si bien que mon dernier repas du condamné fut, un Mac Do avec des frites bien grasses et une tonne de mayonnaise. Un mois après l'intervention, je reprenais une alimentation habituelle sans dommages collatéraux.

En revanche j'ai cru bon de me séparer du livre de San Antonio *La rate en court-bouillon*, car j'ai de bonnes raisons de penser que sa lecture et les dilatations de rate qu'elle a provoquées ne sont pas tout à fait étrangères à mes problèmes vésiculaires !

Pour un ancien « malagauche », j'ai, à présent, hémiparésique que je suis – ou plus exactement « hémiparésique » car j'ai récupéré la mobilité de ma jambe droite avec une force musculaire moindre – hémiparésique que je suis donc, j'ai acquis une véritable « sénestérité ». Petit à petit, j'ai appris à tout faire, du ménage, au repassage... Quant à la cuisine, que j'adore préparer pour mes amis, je suis le roi du Gaspacho, j'ai une prédilection pour préparer les plats en sauces et je viens de cuisiner de délicieux poissons en court-bouillon.

En 2008, voilà cinq ans, j'ai passé des tests avec une psychomotricienne, dans le but de participer à un stage de formation à la création de sites informatiques, elle avait été stupéfiée par mon habileté manuelle...

Mais j'y pense, ne faudrait-il pas mettre cette très grande dextérité de ma main gauche, ces gestes souples, déliés, sur le compte de la pratique plus qu'assidue du jeu d'échecs ? Elle

doit sans doute beaucoup à ce ballet incessant des doigts au-dessus des pièces que l'on effleure à peine, à ces déplacements, souvent exécutés en un quart de secondes, à ces mouvements automatiques, le plus rapides possible, presque synchroniques, par lesquels, une fois la pièce lâchée, on se précipite pour appuyer sur la pendule et perdre ainsi le minimum de temps. Tout ceci qui chez les plus grands peut atteindre la virtuosité (il suffit pour s'en convaincre d'aller visionner les vidéos des prestations époustouflantes en parties rapides des champions sur Internet) n'est sans doute pas étranger à ma récupération en habileté manuelle.

Encore un exemple concret des vertus de ce jeu merveilleux...

Je faisais de voluptueuses volutes de fumées depuis plus de dix ans avec mes cigares, j'ai découvert le monde de la pipe et cela fait trois années que je culotte, que je bourre et que je nettoie mes bouffardes, d'une seule main et en un rien de temps.

J'ai même trouvé le moyen de me couper les ongles de la main gauche. Après d'intenses cogitations, j'ai eu l'idée lumineuse de prendre un coupe-ongles entre mes dents en ayant soin de me protéger les quenottes avec un mouchoir et cela donne un résultat impeccable !

Avec le temps, j'ai appris à faire en sorte de me protéger en faisant toujours des mouvements déliés et souples, ils me viennent tout naturellement.

Je n'arrête pas de solliciter mon bras, ma main sans le moindre problème pour mes articulations.

Je suis resté dépendant pour mes déplacements durant douze ans. En effet, même si depuis quelques années je me déplaçais sur de petites distances, dès qu'il y avait le moindre obstacle, le plus petit trottoir, mon bras droit se raidissait et j'étais déséquilibré. Je m'étais résigné, je m'étais créé un monde à ma mesure. Mais, sans en être malheureux, et tout

en étant conscient que cela relevait du rêve, je gardais le secret espoir d'un jour arriver à une autonomie totale.

Je ne sais si l'on peut s'imaginer la jubilation intense qui m'envahit quand, un beau jour – au bout de ces interminables années de dépendance, douze ans à être tributaire des uns et des autres pour le moindre de mes déplacements, m'étant fait une raison de mon statut d'homme dépendant – comme par enchantement, je me suis retrouvé libre, je me suis senti comme un esclave affranchi. Une chaîne invisible me retenait le bras droit, me le raidissait, le faisait tressauter, et... il s'est calmé.

Je trébuche allégrement à présent sans que mon membre supérieur improvise la danse de saint-Guy...

Comment dire la joie indicible de me sentir mieux, et de mieux en mieux les mois passants, car si, les premiers temps je marchais comme sur des œufs avec mille précautions, à présent je peux déambuler des heures durant sans me fatiguer, monter des trottoirs, franchir des obstacles, des côtes et des descentes, faire des courses et revenir en bus chargé comme un mulet non bâté.

Dernièrement je regardais un reportage sur les Saddhous qui sont des mystiques ayant fait vœu de renoncement en Inde, certains vont même jusqu'à maintenir leur bras en étendard durant des années, ce qui a pour conséquence l'atrophie du membre. Je suis le Saddhou occidental !

*

J'ai dû faire une vingtaine d'allers-retours Nice-Turin.

Mais que va faire ce globe-trotteur, baluchon à l'épaule, promenant son sac à roulettes, arpentant les tunnels des gares et montant et descendant cahin-caha les escaliers de Turin, alors qu'il y a un an à peine, il était infoutu d'escalader le marchepied pour monter dans un transport en commun ?

C'est qu'un immense bonheur ne venant jamais seul, j'avais rencontré une femme merveilleuse...

Certes, je le sais bien, vous penserez qu'avec moi toutes les femmes sont fantastiques. Mais non, c'est qu'effectivement je rencontre des femmes exceptionnelles ; ce qui n'est tout de même pas de ma faute.

J'avais fait la connaissance de Gina sur un site de rencontres, et après dix jours d'intenses échanges par courriels, elle m'avait donné rendez-vous à Turin au « Caffè Torino ».

Quelques centaines de kilomètres n'allaient pas me dissuader. J'ai toujours fonctionné à l'instinct, au feeling et, encore une fois, bien m'en aura pris, car quand je l'ai vue arriver, avec sa démarche chaloupée de danseuse de tango et son visage lumineux, la foudre une fois encore s'est abattue sur moi.

Rétrospectivement je repense au merveilleux roman *Cette histoire-là* d'Alessandro Baricco, l'auteur de *Novecento Pianiste*, et aux pages où l'on voit le protagoniste et son père errant nuitamment et circulairement dans les rues de Turin sous une pluie diluvienne. C'est que, à ma sortie de la gare Porta Nuova, je fus accueilli par un orage littéralement dantesque, des trombes d'eau qui transformaient les trottoirs italiens de cette magnifique ville, mon futur paradis, en pataugeoire²¹.

Aucun mât, aucune entrave n'étaient là pour m'empêcher de me rendre auprès de ma sirène tanguera, il n'y avait rien qui puisse m'en dissuader. Et, titubant sur l'eau, avec pour seule protection mon chapeau australien et mon blouson en cuir, porté par ce seul objectif, cet unique but, être à l'heure pour mon rendez-vous, c'est trempé jusqu'à l'arête, comme une soupe, une bouillabaisse tant qu'à faire que, après un

21. Clin d'œil du destin au regard du pédiluve que fut, dans ma vie antérieure quinze années plus tôt, ce petit séjour que je fis à l'hôpital, prolégomènes à la scoumoune apocalyptique de mon ancien karma foireux qui me vit choir raide foudroyé sur une route du sud-est de la France.

nombre incalculable de tours et de détours, par l'opération du Saint-Esprit, je suis arrivé à destination.

Puis Gina est rentrée en France, à Besançon, et l'éloignement a fait que nous avons été obligés de mettre un terme à notre relation passionnelle...

La vie de Patachon a du bon, mais il faut penser à poser ses valises.

L'existence, qui précède l'essence si l'on en croit le philosophe germanopratin, est malicieuse. Pendant que le saddhou azuréen arpentait l'Europe – après l'Italie, il s'était rendu en Suisse, en express et en TGV, afin de faire une ultime fois le joli cœur à Bienne à coté de Berne – (avec le sien de bras droit en Berne), pendant ce temps donc une Pénélope future dulcinée du Patachon attendait de se joindre à sa destinée au rez-de-chaussée de son immeuble.

Elle ne m'aura pas fait le coup de la panne d'essence mais celui des clés égarées. Quand je la découvris la première fois, ma future Dulcinée avait toqué à ma porte pour me demander de l'aide. Elle était fort embarrassée, elle avait oublié ses clés à l'intérieur de son appartement ; je suis descendu, en ascenseur (pas en rappel) pour ouvrir sa porte et son cœur dans la foulée...

Et depuis lors nous vivons ensemble à Saint-Jean-cap-Ferrat.

Martine est un petit bout de femme joli tout plein, la vie ne l'aura pas épargnée mais elle fait preuve d'une volonté et d'une force de vie qui me laissent admiratif.

Elle est aussi têtue que Pollux notre Fox terrier de deux ans. C'est dire si j'ai fort à faire avec mes deux amours !

Je n'aurais jamais pensé pouvoir autant m'enticher d'une boule de poils facétieuse et à quatre pattes, voleuse de mes chaussettes et destructrice compulsive de ses peluches.

Il est trop marrant notre bébé et il nous apporte bien du bonheur.

Comme son vétérinaire m'en faisait la réflexion, on se sent plus humain au contact des animaux...

Nous sommes heureux tous les trois un peu à l'écart de toute cette pagaille in-civilisationnelle.

*

Je vis depuis cinq années retiré du monde, par choix car je me reconnais de moins en moins dans cette société qui ne cesse de se dévaloriser, de perdre ses racines humaines. Je me contente de faire le bien à mes deux amours et à ceux qui me sont chers.

Si je reste connecté au « web », à cette satanée toile « lobotomisatrice de masse », c'est que cela me permet d'entretenir des contacts réguliers avec mes amis et plus particulièrement, depuis un an, avec Françoise, une orthophoniste que j'ai connue sur son blog et avec laquelle je correspond régulièrement, une îlienne du jour d'avant, pacifique à ses heures avec le décalage horaire sur son caillou à Nouméa, mais redoutable combattante adepte des arts martiaux... Son père, qui faisait partie des commandos de parachutistes, l'a initiée à la pratique de ces arts ainsi qu'au maniement des armes. Une orthophoniste au bazooka ? Il ne me manquait plus qu'elle, comme si le destin ne m'en avait pas fait assez souper de tous ces soignants magnifiques et dévoués !

Bien que pour ce qui me concerne je n'aie fait que des heureuses rencontres par le biais d'Internet et qu'il m'ait rendu bien des services, j'ai tout de même rapidement pris mes distances par rapport à cette socialisation en réseau.

Nous sommes de plus en plus conditionnés, formatés au point de ne plus même regarder le monde qui nous entoure, alors que bien souvent nous avons le bonheur à portée de main... Science sans conscience n'est que ruine de l'âme, disait François Rabelais, mais Internet sans mesure est tout aussi pernicieux.

Même dans les centres rééducatifs de redressement pour le parallélisme des hémiparalés, les patients sont dorénavant « zombifiés », pris dans cette toile arachnéenne, et « faceoverbookquée ».

Au train où vont les événements l'âme humaine sera amenée à disparaître, rapidement emportée par ce technologisme et cette robotisation outrancière, un « progrès » foudroyant des techniques qui a été initié par l'idéologie matérialiste dominante et ses corollaires : la pensée nihiliste et l'organisation sociale inique.

Je ne serais pas étonné si, dans un avenir proche, les rapports entre humains n'étaient plus que virtuels. D'ailleurs on nous y prépare progressivement et insidieusement en nous parlant de plus en plus de « transhumanisme », de « contrôle de la pensée » et – absurde oxymoron qui pour être contradictoire n'en prépare pas moins pour l'humanité un avenir des plus sombres – de « démocratie sous surveillance »... Faut-il voir stupidité ou machiavélisme chez les docteurs Fousd'l'amour fomentant pareil destin pour l'humanité.

Je pense inmanquablement au livre d'Aldous Huxley *Le meilleur des mondes* et à celui d'Orwell *1984* quand je nous vois entrer de plain-pied dans leur nouveau désordre mondial, leur pire des mondes inhumains.

Dire que je reviens du diable Vauvert pour assister à la naissance de ce monde horrible et parfois pire, abject.

*

J'ai dit ma passion pour le jeu d'échecs, mais je n'ai pas parlé du Jazz, qui hante ma vie, mon quotidien, depuis des années et qui m'aura aidé à m'évader dans les moments difficiles.

J'aime à dire que le jazz adoucit les morsures de l'existence, à défaut de mœurs.

Cette musique vraiment magique est injustement taxée d'élitiste du fait de commentateurs mondains imbus d'eux-mêmes ; mais il n'y a rien de vrai en tout cela, il n'y a qu'à se laisser emporter dans cet univers si vaste, cette musique si variée, et l'on y trouvera son compte à n'en point douter. L'oreille s'habitue assurément à ces exquises mélodies, cette note bleue qui tortille et envoûte l'âme, et beaucoup de ce qu'on aura entendu auparavant apparaîtra bientôt « sans saveur auditive ».

Le premier CD que j'ai acheté avait pour titre : « Flamingo », des regrettés Stéphane Grappelli au violon, et Michel Petrucciani au piano. Quinze ans après, ma collection d'acheteur compulsif atteignait plus de trois milles CD et, depuis quelques années, j'ai délaissé le CD au profit de sites d'écoute de musique en ligne sur Internet beaucoup plus pratiques somme toute. C'est dire si je suis mordu, enragé.

Bien entendu je me suis fait plaisir en faisant, il y a quelques années, l'acquisition d'une chaîne Hifi de très haute qualité et de matériel tout aussi hors de l'ordinaire pour mon ordinateur.

J'ai une pensée émue pour mon voisinage si conciliant qui supporte du matin au soir le son voluptueux de ma Bose.

Michel Petrucciani est le pianiste pour lequel j'ai une prédilection toute particulière, ce musicien était merveilleux, on ne peut qu'être estomaqué, époustouflé devant sa virtuosité et la manière dont il savait produire, transmettre, au moyen de son piano, une profonde émotion. Je pense là au CD « Théâtre des Champs-Élysées » où on l'entend se livrer à un solo medley de quarante minutes, performance exceptionnelle et éblouissante.

Quand j'imagine qu'en plus de son handicap, il souffrait de la maladie des os de verre, je n'ose imaginer les douleurs omniprésentes qu'il aura sublimées dans ses merveilleuses compositions.

Je ne saurais terminer cette évocation de ma passion jazzistique sans parler de Shirley Horn. On connaît les trois Divines que sont, Billie Holiday, Ella Fitzgerald et Sarah Vaughan, mais je place plus haut que tout cette sublime chanteuse qui était aussi pianiste. La simple évocation de sa mémoire me donne des frissons.

Si Michel Petrucciani est mon roi des jazzmen, Martha Argerich, pianiste née en Argentine, est ma reine des pianistes classiques. Je ne compte plus le nombre de nuits passées en sa compagnie à écouter les concertos de Rachmaninov.

A propos de cette divine pianiste, j'aimerais dans une vie future me réincarner en poulpe, on n'est jamais trop prudent, ainsi muni de mes huit bras je serais à l'abri de toutes les épées de Damoclès, je ne craindrais pas les coups du sort, ni les sortilèges. Sûr de mes bras j'aimerais prendre des leçons particulières avec Madame Martha Argerich, en Argentine et – tant qu'à faire autant profiter de l'occasion – de m'initier au Tango. Alors si d'aventure vous voyez un céphalopode sur une piste de danse, avec son sombrero australien et sa pipe au coin du bec se déhancher sur un air de « Milonga triste » de Gato Barbieri, ou bien si vous croyez apercevoir Art Tatum tel un Novecento pianiste d'Alessandro Baricco sur un paquebot à destination de Buenos Aires – dans une cinquantaine d'années histoire de laisser le temps au tempo – ne vous étonnez pas outre mesure.

Je pense souvent à ces merveilleux artistes handicapés, aveugles, que furent Art Tatum, Ray Charles et Roland Kirk qui jouait de trois saxophones en même temps ; à la fin de sa vie, il était devenu hémiplégique et avait adapté un système lui permettant de jouer de son instrument.

On a l'habitude de dire que le handicap développe une sensibilité supplémentaire, des dons compensatoires... Il faudrait plutôt se demander si ces dons ne sont à l'état de latence dans notre cerveau à tous et s'ils ne sont pas

atrophisés, annihilés par le parasitage de notre société du spectacle, du vite fait, du clinquant qui fait uniquement appel à nos sens moins subtils : vue, goût, toucher. Ceci soit dit en passant.

De nombreux penseurs ont mis en garde l'humanité à ce propos, notamment Nietzsche, Jung et Guénon, mais qui s'en souvient en notre époque de l'immédiateté où une nouvelle chasse l'autre dans le confusionnisme le plus total.

*

« Il faut absolument vivre intérieurement les idées, sans quoi, l'on devient leur esclave. »²²

J'ai coutume de reprendre à mon compte les aphorismes et notamment les aphorismes de Nietzsche : « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort »²³ et « *amor fati*, c'est là ma nature la plus intime »²⁴.

C'est que la pensée philosophique de Nietzsche m'accompagne depuis plus de quinze ans, elle me met du baume au cœur et à l'âme en ces temps bien incertains. Elle m'aura aidé à faire la part des choses, par-delà bien et mal toujours, je me sens en phase avec ce sémaphore de la philosophie occidentale précurseur dans bien des domaines.

Et j'ai fait miennes ces pensées qu'exprimait Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*²⁵ telles que les éclaire le commentaire qu'en fait Pierre Héber-Suffrin²⁶.

« C'est en voulant pleinement tout ce qui est que l'homme [...] peut donner sens, cohérence, à une vie faite de hasards, [...]. Cette acceptation Zarathoustra l'a pleinement vécue, il a « bu à longs traits le breuvage » où se trouvent mêlés « le plaisir à la peine et l'extrême méchanceté à l'extrême bonté.

22. Rudolf Steiner, *La Philosophie de la liberté*.

23. *Crépuscule des Idoles*, Maximes et traits, § 8.

24. *Ecce Homo*, Pourquoi j'écris de si bons livres, le cas Wagner, § 4.

25. Cf. chapitre Les sept sceaux, § 22 à 25 et 47, 48.

26. *Lecture d'Ainsi parlait Zarathoustra*, III, p. 210 à, 214.

[...] sans oublier que [...] même le plus grand mal est digne de servir d'épice, puisque, le véritable bien étant dépassement, il n'y aurait pas de bien sans mal. »²⁷.

Albert Camus²⁸ est avec Nietzsche, le philosophe avec lequel j'ai une profonde affinité. Avec lui, il s'agit même d'une communion (solennelle) de pensée quasi intégrale.

Je dis « quasi intégrale » seulement car, je crains bien que, s'il m'entendait parler de communion intégrale de pensée, il n'aille emprunter le marteau de Nietzsche pour en donner des coups dans sa tombe. J'aime particulièrement cette belle formule de Camus : « La vraie générosité envers l'avenir consiste à tout donner au présent »²⁹. Et quand je constate comment, dans les coulisses manipulatrices du pouvoir, tout est permis pour le plus grand malheur de l'humanité, me revient à l'esprit cette magnifique sentence du père de Camus qui aurait dit : « un homme ça s'empêche »³⁰.

J'ai évoqué deux philosophes illustres disparus.

Où sont, aujourd'hui, les chiens de garde, dont on aurait bien besoin pour fustiger notre société en totale dérégulation dans notre monde de moins en moins sérieux et nos contemporains aux comportements de plus en plus « pavloviens »?

Car je ne suis pas convaincu que l'éthique fasse bon ménage avec notre société, de l'apparence, du « m'as-tu vu », société au fond de plus en plus inique et plus que tout, inhumaine.

C'est pourquoi je proposerais un pendant au Café de Flore germanopratin, je souhaiterais que toutes les buvettes des centres de rééducation soient rebaptisées « Café du florilège,

27. *Lecture d'Ainsi parlait Zarathoustra*, III, Les sept sceaux.

28. Albert Camus avec qui je partage la date de naissance (il était né en 7 novembre) et qui m'a longtemps servi de coordonnées puisque j'aurai vécu une quinzaine d'années rue Albert-Camus à Saint-Laurent-du-Var.

29. *L'Homme révolté*, Gallimard, Folio, p. 380.

30. *Le premier Homme*, Gallimard, 1960, p. 66.

par-delà le mal » et que la chemise blanche du philosophe – philosophe dont on retient plus cet attribut vestimentaire que les idées – soit détrônée au profit de la blouse de patient toute aussi blanche mais à attaches dans le dos, essentielles pour l'humidité et pour l'humilité.

Heureusement que nous avons encore les sagesse traditionnelles pour nous mettre du baume au cœur et à l'âme comme en témoigne des formules comme celle de René Guénon que j'aime à citer : « Ceux qui pourraient se sentir tentés de se livrer au découragement devraient se rappeler que rien de ce qui s'accomplit dans ce monde ne peut être inutile, que la confusion, l'erreur et l'obscurité ne peuvent jouir que d'un triomphe trompeur et purement éphémère, que toute sorte de déséquilibre partiel et transitoire doit nécessairement contribuer au grand équilibre du tout, et que rien ne peut finalement prévaloir contre la puissance de la vérité... »³¹

Une chose est, à mes yeux, certaine : nous n'avons pas, individuellement, la possibilité d'influer significativement sur les destinées de notre malheureuse planète en l'état actuel de sa situation calamiteuse. En revanche, tout comme Rieux dans *La Peste* de Camus, nous pouvons prendre notre destin en main et commencer par nous entraider en laissant parler notre cœur, en positivant, en nous montrant, bons, généreux, sans calcul aucun, sans rien attendre en retour. Et je suis convaincu que tôt ou tard, nous en récolterons les fruits.

*

J'avais fêté mes vingt ans (vingt ans de ma « vie d'après ») dans une béate sérénité...

Un mois plus tard, j'apprenais, en direct sur une chaîne d'information en continu, la mort tragique, dans un accident d'hélicoptère en Argentine, de ma nièce Camille.

31. *Le Règne de la quantité et les signes des temps.*

Le matin même, je pensais au fait que nous étions bien chanceux, mes deux sœurs et moi, d'avoir toujours nos deux parents en relative bonne santé.

La mort côtoie la vie, elle fait partie intrinsèque de l'existence, je l'avais appris à mes dépens vingt ans avant en flirtant avec elle ; et pourtant je ne pourrai jamais m'y résoudre, je ne consentirai jamais à ces injustices, à ces iniquités du destin et de la folie inhumaine. Une chose est certaine, je me battrai jusqu'à mon dernier souffle en esprit libre avec pour seules armes, ma pensée, mon humour et mon autodérision.

Pour moi, tandis que l'humanité sombre toujours davantage dans un puits sans fond et que notre planète est prise de tremblements épileptiques rarement vus de mémoire d'hommes, je continue à passer au travers des gouttes des épreuves du destin et, depuis que j'ai découvert en toute conscience que je pouvais maîtriser mon avenir, j'ai l'impression d'avoir un immense parapluie protecteur tandis que la misère autour de moi se fait plus prégnante. Mais je garde cependant en tête, comme une arrière-pensée, la fameuse formule que répétait, paraît-il, la mère de Napoléon : « Pourvou qué ça doure ! ».

Faut-il avoir souffert, faut-il en avoir vu de toutes les couleurs sombrissimes, pour avoir droit à un joker, à un viatique qui vous autorise à enfin disposer d'une existence sereine ?

Car, je le répète, je ne saurais me résigner, me résoudre à une misère inhumaine qui me révolte au plus haut point. Et cela à un tel point que, par moments, j'en aurais des scrupules à dire que pour moi tout va bien, que je suis pleinement heureux et d'une sérénité à toutes épreuves.

Vergogne, vergogne quand tu m'étreins !

Je dois confier que le décès de ma nièce m'aura cependant terriblement affecté. Je suis passé par une phase de révolte, une remise en question. J'avais même écrit une lettre à son

entraîneur pour dénoncer les méthodes d'entraînement quasi inhumaines des athlètes de haut niveau, champions égarés dans un univers impitoyable, livrés en pâture aux médias abêtissants de notre société de voyeurs et qui, une fois leur carrière sportive terminée, se retrouvent bien démunis.

Je me suis trouvé à la sortie de l'église lors des obsèques de Camille à quelques mètres de ce monsieur... Il n'est lui-même que la victime malgré elle d'un système initié depuis des lustres.

Au final, j'ai gardé la lettre par devers moi.

La conclusion de ces pages où j'ai raconté « mon retour dans le monde des vivants » me semble s'imposer d'elle-même : je pense souvent à ma période d'hospitalisation et je peux témoigner, grâce à mon diplôme de souffrances multiples et variées, que le temps atténue la douleur physique et la souffrance morale, le temps fait que l'on oublie les mauvais souvenirs pour ne garder que les bons, il aide à se reconstruire et ainsi à renaitre. Cependant, pour ce faire, ce temps bienveillant, et même salvateur, a besoin que notre cerveau lui soit associé, par une volonté pleinement consciente et actrice dans le présent, avec ou sans pendule de jeu d'échecs ni décalage horaire.

Alors certes, il est cruel ce satané sort qui s'est abattu sur nous – mon cerveau et moi – mais la vie vaut d'être vécue. et, malgré mon handicap, je puis affirmer qu'il est possible de prendre un nouveau départ tout en cohabitant sereinement avec ses anciens souvenirs, d'avoir une vie intense, d'être pleinement heureux de vivre et d'aimer.

À la Vie et à l'Amour...

« La volonté est-elle déjà parvenue chez quelqu'un à ce niveau de liberté qui lui permet d'assumer pleinement, d'accepter le passé, de se réconcilier avec lui et avec elle-même, par-delà le sentiment d'impuissance, les regrets et les remords qui tiennent à l'irréversibilité ? »³².

32. P. Héber-Suffrin, *Lecture d'Ainsi parlait Zarathoustra*, III, p. 187.

IX

MA NOUVELLE VIE COGITATIVE

J'avais envoyé, fin 2013, mon *Odyssée* à une maison d'édition parisienne, sans grande conviction mais par acquis de conscience. Sait-on jamais ?

Deux mois plus tard, j'avais reçu une lettre me disant que mon récit avait été retenu et que le comité de lecture se réunirait pour prendre une décision quant à son éventuelle édition.

Mais, après trois semaines d'attente, attente assez éprouvante je dois l'avouer, je reçus une réponse négative. Déception égotique certaine, tempérée cependant par la fierté d'avoir été sélectionné pour un examen en comité de lecture. Car, renseignements pris, j'avais appris qu'en règle générale, les éditeurs ne retiennent qu'un manuscrit sur mille envoyés par voie postale.

Je m'étais résigné à ce que cette expérience d'écriture n'ait été au final qu'une belle aventure intellectuelle de presque une année.

Un an et demi s'est écoulé depuis et je me sens prêt désormais et plus déterminé encore à délivrer mon message d'espoir revisité et enrichi.

Je sais bien que les hommes sont pris dans un cercle vicieux duquel ils ne peuvent se dépêtrer et que, sans mon AVC, j'aurais fait comme les copains, j'aurais mené une existence aux mille occupations chronophages sans me poser trop de questions. Mais la destinée en a voulu autrement, et je me fais un devoir moral de délivrer mon témoignage au risque pour certains lecteurs d'avoir le tissu conjonctif oculaire irrité par mes mots.

C'est que l'épisode pathétique du refus de mon manuscrit se situait avant ; avant que j'aie mûri ma réflexion, affûté ma pensée grâce à mes innombrables lectures. Et, maintenant que toutes les pièces de la partie d'échecs de mon existence – pièces qui étaient comme entreposées dans le désordre, en attente, profondément enfouies dans un coin de mon cerveau – se sont mises définitivement en place, l'heure est venue pour moi de sortir de mon silence tel un Zarathoustra des temps modernes descendant de son promontoire azuréen.

Désormais, mon inséparable ami facétieux, séparé par la force des événements de son angiome qui le tourmentait si abominablement, mon coauteur de cerveau, s'est mis dans Ma tête de réaliser une synthèse de cette réflexion qui a pris des années pour mûrir et d'en extraire la substantifique moelle. Et il m'a chargé de délivrer sa bonne parole. C'est qu'il se prendrait pour un grand Manitou ! En effet, je n'avais pas, moi, prévu d'ajouter à mon texte toutes les considérations qui vont suivre sur mes lectures et les leçons que j'en ai tirées. C'est lui qui – il y a bientôt un mois, date à laquelle j'ai entrepris de reprendre mon histoire, de la remanier à la façon d'un monologue, de remettre inlassablement mon ouvrage sur le métier – c'est donc lui, l'autre là, au-dessus, qui m'a suggéré, ou plutôt doucement mais fermement contraint, de faire part de ses réflexions ; réflexions qui sont aussi les miennes, je signale au passage.

Puisque j'en viens à évoquer les processus de création de mon cerveau, je pense à ces écrivains qui ont recours à des substances addictives de toutes sortes pour être plus productifs. Pour ce qui me concerne, les décharges épileptiques foudroyantes qui m'avaient laissé raide et pantelant dès l'adolescence m'auront dissuadé à vie de tenter l'expérimentation des paradis artificiels. En revanche, au fur et à mesure que j'apprenais à mieux connaître le fonctionnement de mon cerveau, que j'apprivoisais mes cycles du sommeil, que je laissais mon esprit vagabond

baguenauder à longueur de journée au gré de ses envies, tandis que la nuit portait conseil à propos de mes pensées diurnes, il me suffisait au réveil, pour qu'il ne me harcèle plus l'esprit, de récolter les informations que « mon si fidèle Autre » ne manquait pas de venir me chuchoter quand j'avais un travail d'écriture important à effectuer, ou un souci à coucher sur le papier. Eh bien je puis vous assurer que je suis parvenu à une connaissance très claire de mon corps, de mon cerveau et que j'ai atteint un bien être général inouï, et cela avec pour seules et uniques béquilles, ma liberté de pensée et les volutes de fumée de mes pipes ou de mes cigares.

Connais-toi toi-même prend tout son sens, n'est-il pas ?

Me revoilà donc fidèle au poste – Sisyphe de l'apocalypse cérébrale, Ulysse de la fin du temps des haricots – une fois encore derrière mon clavier à vous délivrer mon message après que l'Autre, l'Arsouille, est entré en transe hier matin et que je n'ai eu d'autre choix que de le laisser guider.

Je ne dors guère plus de quatre heures par nuit tant il mouline le grain que je lui donne à moudre. Il doit produire tant de substances euphorisantes, le bougre, que je ne ressens pas du tout la fatigue. Et je lui laisse toute latitude, je lui abandonne la godille, je le laisse seul maître à bord, pour qu'il puisse s'ébrouer, donner sa pleine mesure, s'exprimer en toute liberté.

*

Il y avait eu beaucoup trop de coïncidences heureuses dans mon existence pour que je les attribue au seul hasard, à la seule chance, à ces entités bien mystérieuses que désignent les mots fourre-tout de « destin » et « karma ». Que dire de ce contraste entre la première partie de cette vie, avec mon inexorable descente aux enfers et la période actuelle où je continue mon ascension vers mon paradis intérieur ? Et que dire de tous les événements survenus dans mon parcours de

vie depuis ma renaissance, de ces coïncidences étranges, ces « synchronicités »³³ qui se jouent de moi ?

J'ai l'impression que ma vie se déroule comme en une partition écrite sur du papier à musique, et sans que j'aie réellement à prendre des décisions, celles-ci s'imposent à moi tout naturellement et pour mon immense bonheur en définitive, par-delà toutes les souffrances que j'ai pu endurer.

J'en tiens pour preuve la régularité et la constance de ces « synchronicités » avec lesquelles j'ai pu, quatre années durant, enchaîner les rencontres avec mes dulcinées ; régularité et constance qui forçaient même l'admiration et l'envie de mes partenaires de club d'échecs.

Et, malgré tout le mal que je peux penser d'Internet, je dois reconnaître ici que ces sites de rencontres m'ont sacrément aidé à m'épanouir dans ma vie amoureuse. C'est que, faut-il le rappeler, pendant ces années j'étais encore dépendant pour mes déplacements, je n'avais d'autre choix que de déployer des trésors de charme sur Internet afin d'obtenir un premier rendez-vous et ainsi m'échapper, m'évader de la geôle dorée des quatre murs de ma garçonnière sise rue Albert-Camus à Saint-Laurent-du-Var. Rétrospectivement j'ai encore du mal à croire que j'ai réussi à séduire, à aimer avec passion toutes ces femmes plus sensationnelles les unes que les autres.

Je donne un nouvel exemple de ces « synchronicités » : voilà trois ans, comme je descendais du tramway à Nice, mon pied droit s'était trouvé coincé entre le quai et la rame à la faveur d'une bousculade. Face à l'urgence de la situation, un voyageur n'a eu d'autre possibilité, pour me libérer la jambe, que de me tordre le genou occasionnant par là une fracture du plateau tibial. Mais dans mon malheur, j'ai eu la chance de

33. J'emprunte ce terme à C. G. Jung qui s'est beaucoup interrogé sur ces surprenantes concomitances, ces « pétrifiantes coïncidences » (André Breton, *Nadja*) et veut y voir la manifestation d'un ordre caché, mystérieux, de la nature.

tomber entre les mains d'un excellent chirurgien, si bien qu'après une période d'immobilisation de plus de deux mois et sans que j'aie eu besoin de séances de kiné., je refaisais mes premiers pas sans douleurs. Cette fracture aura eu le mérite – et c'est là que le malheur s'est avéré bon pour moi – de me guérir définitivement des séquelles d'une algoneurodystrophie, affection que j'avais contractée sept années auparavant à la suite d'une foulure du gros orteil et qui est une abominable guigne car, outre qu'elle modifie le métabolisme du membre, elle provoque de terribles souffrances. Et je sais de quoi je parle quand je dis « souffrances » ! Je peux affirmer, sans me vanter que j'ai de l'expérience en ce domaine, que j'ai largement payé ma part de cotisation en matière de douleur, écot fort heureusement toujours remboursé par la sécurité sociale, soit dit en passant (mais en ne trépassant pas).

Ainsi, tout malheur finit par m'être bon, et cela je ne peux pas n'y voir que des heureux coups du sort. Et, comme je ne crois pas non plus qu'il y ait là des interventions providentielles d'un dieu mystérieux, je ne peux l'interpréter qu'en y voyant un effet de mon état d'esprit foncièrement positif, joyeux, de ma relativisation dans l'adversité encore et toujours, relativisation qui me permet de prendre de la distance par rapport à ce qui m'arrive et donc de surmonter les obstacles plus aisément.

Tout cela me laissait perplexe, je restais longtemps sur ma faim de comprendre. Comment est-ce possible ? Comment mon humeur peut-elle changer ma destinée ? La chose restait assez mystérieuse.

La première réponse à ces questions m'est venue d'un article de Russell Means – un Indien d'Amérique du nord, activiste politique et acteur de cinéma – qui m'a le premier ouvert les yeux sur la cause profonde de ces incessantes coïncidences heureuses qui ont émaillé mon parcours de vie, notamment ces dernières années. Et j'en ai trouvé une

explication plus précisément dans cette phrase dont je recopie des extraits : « L'univers qui contrôle toute vie a un équilibre [...]. Cet équilibre [...] doit devenir le facteur déterminant dans toutes les décisions que chacun prend [...]. Une fois que l'équilibre est devenu une partie intégrante de la vie de chacun, toute planification, recherche, action directe et suivie devient une suite logique. Les buts ciblés deviennent des réalités de manière consistante. De bonnes choses arrivent aux bonnes personnes [...]. »³⁴.

Eurêka ! Tout devient soudain beaucoup plus clair.

Tout vient à point à qui sait attendre. J'ai atteint l'équilibre.

J'ai la réponse à mes questionnements. Dorénavant je n'aurai plus à m'interroger sur les innombrables coïncidences qui vont se multipliant ces temps derniers, pas plus que sur la facilité avec laquelle mon projet d'écriture se déroule comme une improvisation de musique de jazz, fruit d'un merveilleux duo joué avec mon compère Cerveau.

Qui s'efforce d'appréhender l'univers dans sa globalité et sa diversité parvient à comprendre que tout finit par nous réussir quand notre action s'inscrit dans le juste devenir équilibré du monde. Cela peut, de prime abord, sembler au-dessus de nos capacités d'entendement. Mais, quand on découvre progressivement, au fil du temps et des événements de la vie, qu'on a tous les solutions en soi, il suffit alors de se laisser guider par sa voix intérieure et son ouverture de conscience, son étoile personnelle, en gardant toujours bien présent à l'esprit que cet univers obéit à des principes simples, le bien, l'amour, la vérité ; cela bien intégré, le temps, qui fait bien les choses, sera notre allié.

Nous avons notre devenir entre nos mains, nous pouvons être maîtres de notre destin. Insérons nous, par nos activités

34. *Mitakuye Oyasin* (Nous sommes tous inter-reliés). L'expression, qui est une salutation chez les sioux Lakota, signifie plus précisément, d'abord « au nom de toute ma parenté » ; mais cette parenté, c'est immédiatement, toute la nature dans laquelle tout est relié.

réfléchies, équilibrées, respectueuses des règles morales, dans l'ordre du monde et nous en serons comme récompensés. Et c'est bien le constat que j'ai fait depuis des années, plus j'avais une vie morale, équilibrée, plus je prenais le temps d'embrasser le monde qui m'entoure, plus l'existence se montrait clémente et généreuse à mon égard.

Et, à l'aune de ce que le monde pourrait être, compte tenu de notre possibilité de prendre ainsi en main notre destin, quand on observe tout ce qu'il recèle de déséquilibres, d'inégalités, de déréliction pour certains, d'indifférence pour ses semblables, on mesure l'ampleur du paradoxe qui prétend caractériser comme une civilisation évoluée, un monde qui patauge dans un tel état.

Le titre du livre de Russell Means « *Mitakuye Oyasin* », titre qui reprend la salutation des sioux Lakotas, qui signifie d'abord « au nom de ma parenté » mais dans laquelle le terme « parenté » recouvre l'univers entier, ce titre qu'on a traduit par « *Nous sommes tous reliés* », résume maintenant toute ma vision globale du monde. Tout est interdépendant, tout est lié. Chacun de nous est lié à tout (à tout : aux autres hommes, aux mondes animal, végétal, et minéral, et même aux vents et aux marées).

Au cas où l'on ne serait pas pleinement convaincu, je vais en remettre une couche, la strate décisive de l'antiscepticisme, le mat imparable au jeu d'échecs : je me suis souvent questionné sur le processus pour le moins étrange qui amenait les savants à faire des découvertes capitales simultanément alors qu'ils n'avaient pas les moyens de s'échanger leurs connaissances du fait de la distance géographique les séparant dans les temps anciens. N'y-a-t-il pas là, dans cette « synchronicité » la marque que toutes ces pensées sont reliées, quelque part, d'une certaine façon, dans le processus d'invention de l'inconscient collectif des hommes de science.

Nous sommes tous comme interconnectés dans un réseau où se tient tout ce qui existe, en sorte que chacun est affecté par les actions des autres éléments et que toute action d'un élément se répercute dans tous les autres.

Un battement d'ailes de papillon et le monde s'en trouve tourneboulé. Ainsi, avec une pensée positive, nous pouvons révolutionner notre univers intérieur.

« Je suis moi-même un grain de sel rédempteur grâce auquel toutes choses se mélangent bien dans le vase de mélange. »³⁵.

Les petits affluents faisant les grosses rivières, il en ira de même pour les changements de notre avenir, c'est la conjonction de micro événements provoqués en toute conscience et lâcher prise qui feront que ces modifications subtiles adviendront et que, par voie de conséquence, nous pourrons influencer sur notre ligne de destinée. Les heureuses coïncidences et les surprenantes synchronicités sont les signes révélateurs que l'on est sur la bonne voie, sur le chemin de la pleine sérénité.

La clé du bonheur est dans notre cerveau, ayons des pensées positives et le monde s'en portera d'autant mieux.

Cela compris, on en vient à penser aux nombreuses possibilités de bifurcations qui ont jalonné et jalonnent notre arbre de vie, qui se sont offertes et qui s'offrent à nous tout au long de notre existence, on en vient à s'interroger sur ce qu'aurait été cet arbre de destinée si nous avions pris telle ou telle autre décision et sur l'impact que ces autres choix auraient eu sur notre entourage proche et lointain... On en vient à mesurer à quel point nous sommes responsables de l'ordre du monde.

*

35. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, III, Les sept sceaux, 4.

Mes lectures et surtout mon expérience de vie hors de l'ordinaire qui m'a contraint – mais pas forcé – à me maintenir en marge de notre société depuis une vingtaine d'années m'auront permis de découvrir que l'existence, le monde et par extension l'univers sont bien plus complexes que tout ce que l'on a pu nous faire accroire.

Et, pour encore mieux cerner le mystère dont le voile avait ainsi commencé à se déchirer, il me fallait avant toute chose appréhender le monde de manière globale, installer une lentille holistique sur le télescope et le microscope de mes pensées.

Aussi, après avoir baladé mon cerveau dans l'univers bicolore du jeu d'échecs, je le mène au quadruple galop depuis plus de cinq ans dans celui de l'infiniment petit avec cette approche holistique, globale, du monde.

Approfondissant ce que m'avaient fait découvrir mes lectures sur les sagesses traditionnelles, les très anciennes civilisations, la psychologie jungienne et de fil en aiguille la physique quantique, j'allais, en explorant ce domaine, mieux comprendre pourquoi et comment « nous sommes tous reliés », pourquoi et comment nous avons notre destin en main, pourquoi et comment j'avais pu maîtriser ma destinée par mon travail introspectif, ma volonté inébranlable et ma foi en l'avenir.

J'avais découvert au cours de mes lectures qu'un grand rugbyman anglais avait trouvé en l'approche de la physique quantique, la sérénité, l'équanimité qui lui aura permis de terminer sa carrière en apothéose et d'entamer ainsi une reconversion en toute quiétude.

Comme par hasard – mais vous commencez à savoir ce que je pense de ces satanés signes du destin – au moment même où je découvrais, par le témoignage de ce rugbyman que l'approche de la physique quantique, sa représentation dans l'inconscient individuel entraîne inmanquablement une plus grande ouverture d'esprit et qu'elle peut assurément être

une clé vers la sérénité à laquelle aspire tout humain qui se respecte, au même moment donc je tombais sur un livre passionnant écrit par le lama Darjeeling Rinpoché, dont le nom ne pouvait que plaire à l'amateur de thé et autres boissons chaudes que je suis.

Ce livre allait m'ouvrir de nouvelles perspectives dans ma vision du monde et de moi-même dans le monde.

A la fois moine bouddhiste, philosophe et physicien spécialiste des particules, ce merveilleux penseur, mettant en accord la métaphysique bouddhiste et les théories scientifiques de la mécanique quantique, montre comment la méditation peut nous conduire à l'expérience de la pleine conscience, de la conscience « Ish », c'est-à-dire à l'expérience du « lâcher-prise », de la distanciation, du détachement et nous permettre de changer d'univers, d'effectuer un saut quantique dans un autre univers, chaque univers n'étant en définitive qu'informations.

Apprendre à lâcher prise telle est la clé de notre bien-être, se détacher du train-train chronophage pour s'ouvrir au moi profond, à cet esprit qui, en chacun de nous, ne demande qu'à émerger tel une force créatrice, mu par les particules élémentaires qui émanent de toutes choses, et pour nous tous, en la circonstance, de nos cerveaux.

Plus prosaïquement se fixer des objectifs, des buts, et tout mettre en œuvre pour les atteindre par la volonté de ses pensées. Et toutefois, sans que cela devienne une obsession, simplement pour se forger une obligation morale de tous les instants. Ainsi, une fois les paramètres intégrés et le savant dosage expérimenté en notre âme et pleine conscience, autrement dit une fois trouvé le juste milieu entre la ténacité qu'il faut cultiver et la contrainte qu'il faut éviter, les buts ciblés deviennent des réalités de manière consistante, les bonnes choses arrivent alors aux bonnes personnes, et tôt ou tard, sans que l'on s'y attende bien souvent, on verra ses désirs se réaliser. N'est-ce pas cela la magie de la vie, être

surpris et émerveillé sans cesse plutôt que calculer mesquinement et froidement, plutôt que vouloir tout contrôler ou intriguer comme on ne le voit que trop dans les affaires internationales relayées par des médias serviles, pour au final se retrouver dindon de la farce. Tant que l'on ne vivra pas intérieurement ses pensées on ne contrôlera rien du tout. Certes, il y aura toujours des impondérables, mais en revanche une chose est certaine : la vérité finira toujours par triompher.

Ainsi en vivant le moment présent en toute conscience et distanciation nous pouvons inmanquablement être maîtres de notre destin, c'est une loi universelle et nous en retrouvons le témoignage dans de nombreuses sociétés traditionnelles, comme dans les sagesses anciennes et les enseignements initiatiques.

J'aurai aimé dire au lama Darjeeling que point n'était besoin d'être un spécialiste en Ish conscience cosmique bouddhique, qu'en ce qui me concerne, j'ai démarré l'expérimentation de la cogitation, non pas volontairement, comme l'ami René Descartes, mais à mon insu, dans ma chambre d'hôpital suite à une rupture artérielle et sous la pression sanguine dévastatrice et apocalyptique survenue dans ma tête.

Bien modestement, je dois confier que je le rejoins tout-à-fait et que, depuis deux années, lors de mon réveil, mon cerveau me délivre des messages que je me plais à imaginer tout droit venus d'un autre monde informationnel en Quantic express.

Mais pas seulement au réveil car, faut-il vous le rappeler, depuis que mon cerveau m'a obligé à ajouter ce chapitre à mon manuscrit, je vis un véritable enfer de toutes les minutes, de tous les instants avec ce malotrus, ce malappris qui me réveille pour le moindre prétexte, la plus petite pensée et me tient toujours en état d'alerte, comme Pollux à la différence près que je n'aboie pas au premier bruit entendu.

Il m'a encore fait vivre une bien étrange et stupéfiante expérience que je m'en vais vous narrer immédiatement.

Je viens d'endurer trente-six heures sans sommeil d'intense volcanisme intellectuel, une activité créatrice, un bouillonnement éruptif d'une magnitude inouïe avec plus de dix heures non-stop d'écriture, tapotant compulsivement ce qu'il a chuchoté à mes enclumes et mes marteaux. Je vais finir par me reconverter en maréchal ferrant.

J'ai été saisi, victime consentante, d'une petite musique dans la tête en relisant mon texte, une « scansion » comme disent les poètes. Moi « l'Autodidacte » au tricycle, moi qui n'étais que butor dans le monde des belles lettres et des brillants académiciens, je viens de revisiter mon texte en y apposant la ponctuation idoine, accompagné dans la tête du son mélodieux de la voix de Calliope, muse de la poésie. Et le résultat est fantastique !

Il y aurait de quoi tourner en virant de bord à la manière d'un hémiparalysé faisant des ronds dans l'eau, mais je veille au grain, maître à bord, je maintiens le cap, à droite, à gauche. Comme si je n'avais pas suffisamment à faire avec cette fripouille de Pollux qui tire sur sa laisse comme un cheval de trait qui voudrait prendre le galop, au risque de me faire choir à tous les coins de rues. Faut-il en plus que mon cerveau s'y mette aussi ?

Des merveilleux bienfaits comme ces intuitions à mon réveil ou cette inspiration formidable, je les attribue à mon état d'esprit positif, à ma foi inébranlable en l'avenir, à mon ouverture aux autres, à ma soif intarissable de découverte, à la connaissance de mes cycles de sommeil. Et plus j'avance dans cette connaissance globale de moi et du monde qui m'entoure, plus je suis enclin à cogiter, à prendre du recul pour essayer de toujours mieux appréhender le monde, de me détacher des choses matérielles qui vampirisent bien souvent les esprits, et mieux je me porte (alors que je fume la pipe comme un pompier et que je viens même d'arrêter de fumer

quinze jours, juste comme ça, pour me tester, sans avoir ressenti le plus petit symptôme de manque) et mieux mon moral se porte, malgré les temps bien sombres que nous vivons. Tant et si bien que j'en suis arrivé à un cercle vertueux qui s'auto alimente en sorte que, même si j'ai des problèmes au quotidien, je cherche toujours un motif pour minimiser ces désagréments, pour voir si je ne peux pas en tirer avantage selon le principe du Yin et du Yang, selon ma théorie de la relativisation, théorie sans cesse améliorée et actualisée au fil du temps qui passe.

Il faut se rendre à l'évidence, nous avons tous, en nous même, la solution à bien des problèmes, j'en suis persuadé. Et j'espère vous avoir convaincus que nous sommes tous capables d'être les acteurs conscients de ces miracles du quotidien de notre vie, miracles qui en réalité n'en sont pas puisque, en fait, ils ne sont que les conséquences de nos actions, de notre état d'esprit et qu'il n'y a qu'à se laisser guider tout en prenant du recul sur les événements plutôt que de laisser notre Ego aveugle et démesuré vouloir décider de tout.

Certes j'ai la chance d'avoir eu du temps à consacrer à mes réflexions, à mes pensées. Mais le temps est un facteur secondaire. Dans l'immédiat – car à chaque heure suffit sa peine – chacun peut, à sa mesure, prendre conscience de son Moi profond, se réapproprier son monde intérieur, cet univers intime qui ne demande qu'à l'accompagner dans la perspective de son épanouissement personnel et partant collectif. Et c'est là l'important.

A l'évocation du temps, mon cerveau se permet une nouvelle fois de prendre la parole pour faire une ultime déclaration à la manière d'une synthèse paradoxale sur le système, sur le principe qui régit notre univers. J'avais décidé de regarder sur Internet la première ronde d'un tournoi international d'échecs et, à cette occasion, il m'en aura fait voir, une fois encore, de toutes les couleurs.

Je ne peux, une fois de plus, que constater que ce jeu – ce beaucoup-plus-que-jeu, ce moyen universel d'appréhender les mystères du monde qui m'aura permis de renaître de mon apocalypse cérébrale et de ma léthargie – je ne peux que constater que le jeu d'échecs motive et émeut mon cerveau au plus haut point. C'est ainsi que, pendant que je regardais les parties et que j'écoutais leurs commentaires en anglais, ce dernier me faisait la réflexion, que le temps est le cœur du problème de l'humanité depuis plusieurs siècles. Il me disait qu'à l'époque romantique du jeu d'échecs il n'y avait pas de pendule sur lesquelles les joueurs frappent frénétiquement plus qu'ils n'appuient de nos jours. Ainsi les parties pouvaient s'échelonner sur plusieurs jours, les joueurs et l'humanité prenaient leurs temps, vivaient posément, à leur main et leur train. Cependant, avec l'invention du chemin de fer et les débuts de l'industrialisation, les Anglais ont décidé de chronométrer le temps de jeu pour plus de spectacle à l'époque même où le taylorisme entamait son œuvre d'asservissement du prolétariat en minutant à tout va l'activité des malheureux ouvriers.

Triste temps que celui où le temps notre allié, notre bienfaiteur, le lieu de la maturation, est devenu un ennemi à éliminer le plus possible. C'est cela que signifie pour moi les célèbres montres molles de Salvador Dali que mon cerveau me mit à cet instant devant les yeux.

*

J'ai déjà dit à quel point la pensée de Nietzsche m'accompagne depuis des années.

En novembre dernier, Martine m'avait offert pour mon anniversaire les quatre volumes de *Lecture d'Ainsi parlait Zarathoustra* écrits par Pierre Héber-Suffrin qui allait devenir mon ami. Son commentaire, tout simplement lumineux, du grand livre de Nietzsche m'a bien aidé à approfondir ses concepts uniques et novateurs et la sagesse de la liberté de

pensée qui se dégage de ses aphorismes dont je vais donner quelques échantillons.

Je ne peux manquer de rapprocher de mon travail de surpassement de moi-même dont témoigne mon *Odyssée* avec son concept de « volonté de puissance » qui a été, pire que mal compris, honteusement détourné par des idéologues peu scrupuleux alors qu'il désigne avant tout le dépassement de soi.

« Ce qui est grand chez l'homme, c'est d'être un pont et non un but. »³⁶.

C'est dans les sciences biologiques, en pointe à son époque, que Nietzsche allait chercher des exemples de volonté de puissance et des preuves de l'universalité de cette volonté. Mais j'ai bien l'impression qu'il y a dans son concept de volonté de puissance quelque chose de très comparable à cette idée d'un dynamisme, d'une force créatrice que la science moderne repère dans les particules élémentaires. Aussi ne suis-je pas loin de penser qu'aujourd'hui, plutôt que dans les sciences de la vie, c'est là, dans la physique quantique, qu'il irait chercher cette volonté de sortir de soi-même qui fait l'homme comme il fait toutes choses et comme il m'a fait surmonter toutes mes douloureuses aventures, tous les avatars de mon *Odyssée*.

Lui-même d'ailleurs semblait pressentir, bien avant la découverte des quanta, tout ce qu'on peut attendre de la physique. J'en veux pour preuve ces quelques lignes :

36. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Prologue, 4.

« Il faut que nous soyons de ceux qui apprennent et découvrent le mieux tout ce qui est loi et nécessité dans le monde : il faut que nous soyons physiciens, [...] c'est pourquoi : vive la physique »³⁷.

Il ne me reste plus qu'à proposer à mon ami Pierre Héber-Suffrin un partenariat pour fonder une nouvelle école de psychologie holistique d'inspiration nietzschéenne pour le bien de l'humanité. Je pense vous avoir démontré que c'est imparable, tout comme une attaque de mat au jeu d'échecs.

37. *Le gai Savoir*, § 335

EPILOGUE

A présent que mon témoignage vous a montré que nous étions capables de maîtriser notre destinée, que par l'entremise des particules élémentaires, nous pouvions accomplir des prouesses extraordinaires, quasi miraculeuses, que ce monde de l'infiniment petit est régi par un principe supérieur, le Bien, l'Amour, nous ne nous étonnerons pas si la planète et les hommes qui la peuplent sont dans un tel état de déréliction et de néantisation.

C'est que les particules élémentaires sont parties, elles sont inemployées, inscrite au « pôle emploi » de l'«Ailleurs».

Nous n'aurons d'autre choix pour les faire revenir «Ici», que de nous retrousser les manches, dans l'espoir certain d'un monde de paix et de bonheur, plutôt que de continuer à nous enfoncer dans l'irréversibilité du chaos.

Tous « trois » nous vous souhaitons
« Bon vent chers lecteurs !»

Je compte trois parce que, depuis dix jours, les particules élémentaires des mânes de Zarathoustra ont surgi dans ma tête pour s'en aller rejoindre mon autre, mon si fidèle et amoché compère Cerveau.

Je comprends mieux cette fiesta, cette bacchanale de liberté de pensée que j'ai ressentie tout au long de ces derniers jours et dont je ne fais que récolter les fruits merveilleux.

Comme quoi, dans notre monde qui n'aime que l'immédiateté je me contenterais de dire :

« Tout vient à point à qui sait attendre. »

Tandis que mes désormais deux autres rigolent et se chamaillent...

À coups de marteau !

Je rêve d'un monde où le sable des déserts et les cailloux des montagnes auraient valeur de monnaie d'échange ; utopie d'un doux rêveur quantique à l'atavisme sisyphien ?

Contrairement à Zarathoustra qui s'évertuait à prêcher dans le vide du désert, je me contenterais de laisser un témoignage à la manière d'un passeur de lumière, mon témoignage d'espoir, pour dire que sur cette satanée, mais ô combien merveilleuse planète, vivait un homme à l'esprit libre comme le vent et qu'il aura fait de sa vie, par-delà bien et mal mais avec la complicité de ses particules élémentaires, une incroyable et extraordinaire odyssee.

Le 1er mai 2015

POST ODYSSEAM

Je viens de passer six mois vraiment très éprouvants.

Les plus durs moralement depuis bien longtemps, avec un déménagement toujours à Saint-Jean-cap-Ferrat en juin 2015, qui nous aura littéralement épuisés, laissés sur les rotules (j'aurais perdu deux crans de ceinture avec désormais des abdos en béton désarmé) et avec toutes sortes d'autres ennuis, je crois bien que j'ai accumulé durant cette période toute la collection, la panoplie complète.

Je me suis même payé le luxe de contracter ma première infection urinaire causée par le stress. J'en fus traumatisé au début, je croyais bien que c'était la prostate, tourneboulé à un point tel que j'ai déambulé dans les rues pendant une semaine avec les protège-slips de Martine.

Durant tous ces mois, je titubais, je trébuchais mais je ne tombais point, à la manière d'un Sisyphe Culbuto, compartimentant mon cerveau face à l'urgence de la situation, parant au plus pressé, réglant un à un, au fur et à mesure qu'ils se posaient, les problèmes, moi procrastinateur administratif devant l'éternel et à tout le moins devant Zarathoustra en la circonstance.

J'étais porté par un sentiment de révolte justicière face à l'injustice de notre monde avec cette sensation que rien ne pouvait m'arrêter, m'arriver, car j'étais dans le vrai.

Je m'appropriais plus que jamais l'aphorisme nietzschéen :
« Ce qui ne me tue pas me rend plus fort ! »

Une nouvelle fois, aussi étrange et paradoxal que cela puisse paraître, je me suis rendu compte que plus je faisais le bien autour de moi, plus je me colletais aux difficultés de la vie plutôt que de les éviter ou de les fuir par confort et pusillanimité, plus le destin se montrait généreux et clément à mon égard.

Je peux désormais vous confier avec certitude avoir percé les secrets de **ma** vie, de **mon** existence et je mène ma barque par-delà bien et mal, à la rencontre de mon merveilleux destin.

*

Samedi 26 septembre 2015.

J'ouvre ma boîte mail.

p ... @... ???

Pierre Héber-Suffrin ! L'auteur de *Lecture d'Ainsi parlait Zarathoustra* en personne. Il m'écrit après que, dans le but de lui rendre hommage, j'ai envoyé par courriel le manuscrit de mon *Odyssée* à son éditeur qui le lui a transmis.

Il me fait l'immense honneur et l'amitié de s'intéresser à mon histoire alors que depuis deux années, faisant et défaisant la trame de mon texte, l'améliorant sans cesse, je navigue à vue, par-delà bien et mal, en capitaine solitaire, la main crispée sur ma rame – ma souris – qui à coup de virgules et de points d'exclamation, de suspension, d'interrogation et de saut de paragraphes, impose à mon texte cette scansion que mes particules élémentaires ont fait jaillir un beau matin.

Cette *Odyssée* extraordinaire, inouïe, je l'ai constamment présente à l'esprit, devant moi, Sisyphe poussant son caillou depuis tout ce temps, je l'ai au tréfonds de mon être, au plus profond de mes tripes, je la transbahute de toute mon âme...

J'avais le projet un peu fou, le dessein secret de mener à bien mon projet d'édition, j'essayais de le conduire à bon port, sans repères, ni amers, avec pour seules aides, mon astrolabe coauteur et mon sémaphore nietzschéen qui viennent me chuchoter à l'oreille régulièrement des améliorations, des modifications, et des enjolivures littéraires.

Je me sentais bien seul malgré tout, mais je persévèrais, ayant foi en mon avenir.

Alors cette coïncidence, cette irruption inopinée et une fois encore un brin synchronique d'un regard bienveillant sur mon texte... Ne seraient-ce pas les mânes de Zarathoustra qui seraient venues faire un joli clin d'œil à mon incroyable destinée ? Je sais pertinemment qu'il faut garder la tête froide, que les éditeurs ont des impératifs que la raison des apprentis auteurs ignore, cependant et à n'en point douter, cette rencontre me permettra d'avoir l'avis éclairé et de bénéficier des conseils précieux et avisés d'un philosophe écrivain, ce qui est inestimable somme toute, car, faut-il vous le rappeler chers lecteurs, je suis bien décidé à délivrer mon message d'espoir à une humanité qui en a plus que jamais besoin.

Aidons-nous et nos particules élémentaires qui s'occupent d'explorer inlassablement l'univers des possibles en une merveilleuse synchronicité, se chargeront du reste.

*

Quand je vous disais que l'odyssée d'Ulysse semble presque insignifiante au regard de mes pérégrinations psychologiques et physiques³⁸.

Cette odyssée sisyphienne que je viens de vous narrer, sisyphienne car la vie n'est au final qu'un éternel recommencement, cette vie que j'aurais empoignée à bras-le-corps et sur laquelle j'aurais réussi à influencer avec la complicité de mes pensées, n'est qu'un exemple de ce que vous pouvez tous réaliser, vous qui me lisez : être les acteurs conscients de votre existence. Je tenais absolument à vous en laisser le témoignage.

Rétrospectivement, si je déroule le fil de ma vie, si je démêle l'écheveau de mon existence, par-delà bien et mal, par-delà immenses joies, bonheurs et abominables

38. Est-il besoin de préciser que je parle de mes aventures ? Je ne parle pas du livre d'Homère, je ne suis pas mégalomanie.

souffrances, eh bien, je ne suis pas loin de me rallier à la pensée du philosophe au marteau et de répéter après lui :

« Etait-ce cela – la vie ? » dirai-je à la mort. « Fort bien ! Encore une fois ! »³⁹.

Oui, si j'avais le choix, j'en reprendrais bien une plâtrée, une ventrée, de cette même chipie d'existence. Et même si elle devait se répéter une infinité de fois, comme le veut l'hypothèse nietzschéenne de l'éternel retour, là encore je serai prêt à recommencer ; à la condition de pouvoir aimer passionnément comme j'ai pu le faire jusqu'à présent, car, abstraction faite de toutes considérations philosophiques, religieuses ou athées, il n'y a que l'amour qui puisse sauver l'humanité.

Si vous avez jamais dit « oui » à un plaisir, ô mes amis, alors vous avez en même temps dit « oui » à *toute* douleur. Toutes choses sont enchaînées, enchevêtrées, liées par l'amour – Si vous avez jamais voulu qu'une fois fût deux fois, si vous avez jamais dit : « Tu me plais, bonheur ! moment ! instant ! », alors vous avez voulu que *tout* revienne ! – tout de nouveau, tout éternellement, tout enchaîné, tout enchevêtré, tout lié par l'amour »⁴⁰.

39. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, IV, Le chant du noctambule, 1.

40. Le chant du noctambule, 10.

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE - UN HOMME EN GRANDE SANTÉ	9
AVANT-PROPOS	11
PROLOGUE	13
I - UNE JEUNESSE INQUIETE	15
II - LES ANNEES D'EMANCIPATION	23
III - UNE VIE DE PLUS EN PLUS DISSOLUE OU PROLOGOMENES A MA PROPRE DISSOLUTION	33
IV - ENTRE LA VIE ET LA MORT	41
V - L'AUTOROUTE DU CALVAIRE ET DE L'INCERTITUDE	47
PARENTHÈSE AMOUREUSE 1995 – 2005 : DIX ANNÉES	56
VI - MON LENT RETABLISSEMENT OU MON ASCENSION DE L'EVEREST	57
VII - CINQ ANNEES PLUS LOIN	71
ELOGE DU NOBLE JEU D'ÉCHECS	80
AINSI PARLAIT MORRABORA.....	94
LETTRE ÉCRITE AU PROFESSEUR GRELLIER NEUROCHIRURGIEN À L'HÔPITAL PASTEUR DE NICE	97
VIII - MON RETOUR DANS LE MONDE DES VIVANTS OU COMMENT MA VOLONTE A DEPLACE DES MONTAGNES	99
IX - MA NOUVELLE VIE COGITATIVE	115
EPILOGUE	131
POST ODYSSEAM	133

L'HARMATTAN ITALIA
Via Degli Artisti 15; 10124 Torino
harmattan.italia@gmail.com

L'HARMATTAN HONGRIE
Könyvesbolt ; Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

L'HARMATTAN KINSHASA
185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala
Kinshasa, R.D. Congo
(00243) 998697603 ou (00243) 999229662

L'HARMATTAN CONGO
67, av. E. P. Lumumba
Bât. – Congo Pharmacie (Bib. Nat.)
BP2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamy Rue KA 028, en face
du restaurant Le Cèdre
OKB agency BP 3470 Conakry
(00224) 657 20 85 08 / 664 28 91 96
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN MALI
Rue 73, Porte 536, Niamakoro,
Cité Unicef, Bamako
Tél. 00 (223) 20205724 / +(223) 76378082
poudiougopaul@yahoo.fr
pp.harmattan@gmail.com

L'HARMATTAN CAMEROUN
BP 11486
Face à la SNI, immeuble Don Bosco
Yaoundé
(00237) 99 76 61 66
harmattancam@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
Résidence Karl / cité des arts
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03
(00225) 05 77 87 31
etien_nda@yahoo.fr

L'HARMATTAN BURKINA
Penou Achille Some
Ouagadougou
(+226) 70 26 88 27

L'HARMATTAN SÉNÉGAL
10 VDN en face Mermoz, après le pont de Fann
BP 45034 Dakar Fann
33 825 98 58 / 33 860 9858
senharmattan@gmail.com / senlibraire@gmail.com
www.harmattansenegal.com

L'HARMATTAN BÉNIN
ISOR-BENIN
01 BP 359 COTONOU-RP
Quartier Gbèdjromèdé,
Rue Agbélenco, Lot 1247 I
Tél : 00 229 21 32 53 79
christian_dablaka123@yahoo.fr

